

Petit guide d'exploration décoloniale

Denis Blondin

Présentation

Voici une petite collection de très courts textes rassemblés au fil du temps. Certains sont parfois un peu provocants, parce qu'ils heurtent de front certaines vérités trop bien établies dans la bulle occidentale.

Leur thématique s'inscrit dans le champ de l'anthropologie culturelle, mais en inversant les sujets et les objets de son regard traditionnel. Cet exercice d'anthropologie primitive cherche à adopter le regard des humains qui ont formé la majorité dans notre espèce au cours de notre longue histoire et au sein de l'humanité actuelle, et non plus celui que l'actuelle minorité régnante a réussi à imposer.

Le point de départ de cette approche est le fait que l'histoire des Humains, les *Homo sapiens*, est réellement de l'histoire, et non pas le résultat d'un imaginaire processus d'évolution biologique graduelle. La diversité des sociétés qui se sont succédé est le produit d'une formule génétique unique et constante – i.e. une commune nature humaine –, exactement comme c'est le cas pour la diversité actuelle des cultures et des sociétés.

1. Anthropologie primitive

... où, en plus de quelques fantaisies, il sera question de certains enjeux importants de l'anthropologie (la magie, l'art, la technologie, l'état, etc.) et de quelques distorsions majeures dans la représentation des sociétés Autres.

L'excellence

Dans les sociétés sans classes, celles que les riches des sociétés à classes regardent de haut, il y a un nivellement social par le haut, car c'est l'excellence qui confère le prestige, et non pas le pouvoir.

Le mot juste

Quand une liberté n'est pas à la portée de tout le monde, on devrait lui donner son vrai nom : un privilège.

La vie sauvage

Nous¹ avons l'impression que les dernières petites sociétés d'Amazonie ou de Nouvelle-Guinée font bien pitié, mais nous passons toute l'année à travailler en rêvant des quelques semaines de vacances où Nous pourrions enfin aller chasser, y compris à l'arc, pêcher, cueillir des champignons ou des fruits sauvages, faire du canot, des promenades en forêt, de l'ornithologie, veiller autour d'un feu, se prélasser dans un hamac ou simplement avoir des conversations avec nos amis et jouer avec nos enfants.

Les croyances du riche

Quand un riche répète avec conviction que « tous les humains sont égaux », il peut très bien penser au fond de lui-même que si tous les humains sont égaux et que lui-même est riche, c'est simplement parce qu'il est particulièrement doué. Autrement dit que « tous les humains ne sont pas égaux ».

Le mythe de la *tribu*

La cosmologie que l'Occident s'est construite pour fabriquer son identité repose sur l'existence d'une entité sociale appelée la *tribu*, qui serait la forme élémentaire des sociétés humaines. Composée d'un petit nombre d'individus vivant de chasse et de cueillette avec un minimum de contacts avec le reste du monde, elle aurait été le seul type de société pendant des dizaines ou même des centaines de millénaires. Ce type de société est considéré comme le point zéro d'un processus d'évolution indistinctement biologique ou sociale. Comme Nous utilisons aussi le mot « tribu » pour parler des sociétés de chimpanzés, cela en dit assez long sur notre conception inconsciente des premières sociétés humaines et des dernières petites sociétés communautaires qui existent de nos jours.

Cette forme de société était le scénario imaginé dans les premières théories générales de l'anthropologie naissante, fondées sur un modèle évolutionniste. Avec les développements de l'archéologie, un autre modèle a aussi vu le jour par la suite. C'était la théorie des aires culturelles, qui mettait en évidence le caractère systématique des échanges entre ces petites sociétés prétendument isolées, et cela sur de très vastes territoires. Comme le mythe

¹ Les mots « nous », « nos », « notre » ou l'usage des verbes à la première personne du pluriel implique la délimitation plus ou moins inconsciente d'un cercle social identitaire. L'usage du « N » majuscule servira à rappeler que ce cercle est celui du monde occidental, car l'auteur en est issu.

évolutionniste était déjà bien implanté, on a assumé qu'il s'agissait simplement d'échanges d'objets lors de rencontres occasionnelles. Le mythe de la *tribu* restait intact.

Plus tard, un bon nombre de sites archéologiques ont mis à jour des vestiges matériels importants qui ne pouvaient pas être l'œuvre d'une petite société isolée de chasseurs-cueilleurs. Par exemple, le site de Göbekli Tepe, en Turquie, date de douze mille ans et ne présente aucune trace d'agriculture, d'élevage ou d'habitations permanentes. En toute logique, ce monument a été l'œuvre d'une vaste nation composée de petites communautés plus ou moins nomades, mais préservant une commune identité sociale et des institutions partagées par tous les membres de la nation, et cela sans avoir besoin d'être soumise à une classe dominante.



Reconstitution d'une partie du site de Göbekli Tepe, en Turquie.

Ces villages nomades d'une même société avaient aussi une ville temporaire qui était le lieu de leurs grands rassemblements et qui faisait office de capitale. Comme les nations, les villes ont donc toujours existé, car ce sont d'abord des formes de sociabilité. En augmentant la taille et la densité de tels réseaux sociaux d'interprogrammation, ces villes temporaires étaient un peu l'équivalent de nos congrès scientifiques, politiques ou eucharistiques.

On ne peut nier le fait que les explorateurs et les ethnologues ont aussi rencontré de petites sociétés plus ou moins isolées. Cependant, elles n'étaient pas la forme sociale standardisée de l'humanité préagricole, mais probablement plutôt des survivantes de nations détruites ou dispersées, à l'instar des dernières petites sociétés isolées qui ont réussi à préserver leur liberté.

Göbekli Tepe n'est pas un cas isolé. On trouve des vestiges de ces vastes nations aux quatre coins du monde, par exemple dans les sites de Poverty Point (États-Unis), Stonehenge (Angleterre), Wassu (Gambie), Aguada Fénix (Mexique), et dans bien d'autres sites sur tous les continents.

Les *Homo sapiens* n'ont pas connu d'évolution graduelle, ils sont simplement devenus plus nombreux. Si les Occidentaux se croient plus *évolués* que les Autres du passé ou du présent, ils ne diffèrent pas des familles royales qui se croyaient dotées d'un meilleur *sang*.

Les capacités d'innovation technique des premiers humains

Nous avons présumé que, si les humains des premières sociétés n'avaient pas connu plus tôt le développement de technologies complexes, c'était parce qu'il leur manquait encore quelques aptitudes mentales. Comme leurs techniques pouvaient rester les mêmes sur de longues périodes, Nous avons pensé qu'elles ne nécessitaient qu'une simple capacité d'imitation, et pas nécessairement d'intelligence.

Ce portrait omet d'énormes pans de la réalité. D'abord le fait que les petites communautés nomades formaient aussi des nations et qu'elles se regroupaient périodiquement dans une capitale où elles pouvaient réaliser d'impressionnants travaux. Et ensuite le fait que, sous la pression de leur croissance démographique, ces petites communautés et leurs nations ont dû se scinder et se déplacer constamment vers de nouveaux territoires, jusque dans les plus hautes montagnes, les îles éloignées, les régions arctiques ou semi-désertiques. Tous ces humains étaient des explorateurs et non pas des *autochtones*. Dans ces nouveaux milieux souvent très hostiles, ces humains du passé ont su développer de nouvelles connaissances et de nouvelles techniques efficaces, ce qui démontre amplement que leurs capacités sont les mêmes que celles des *Homo sapiens* actuels et qu'ils n'ont pas vécu dans une sorte d'immobilité culturelle et sociale. Leur odyssée historique se déroulait d'abord dans la dimension géographique

Si, pendant cette longue histoire, ils ne se sont pas engagés dans un processus cumulatif d'innovation technique, c'était par choix, parce que leur mode de vie était celui qui laisse le maximum de liberté, même s'il exige qu'on renonce à l'accumulation des objets matériels. Par contre, ils ont constamment dû comprendre le fonctionnement de la nature et développer des procédés techniques pour en tirer parti ou pour s'en défendre. Il s'agit bien là de connaissances *scientifiques*, car elles sont exactement de même nature que celles auxquelles nous attribuons ce titre. Un très grand nombre de ces connaissances ont d'ailleurs été pillées au profit de laboratoires pharmaceutiques, d'entrepreneurs et de chercheurs universitaires dans tous les domaines scientifiques ou technologiques.



Embarcation de type Umiac: l'intelligence technologique des anciens Inuits ne diffère en rien de celle des ingénieurs actuels.

Les cerveaux humains ont la capacité de fonctionner en réseau. C'est ce don unique qui a permis aux humains de dominer le monde naturel, mais il dépasse largement cette fonction technologique, de sorte que nos cerveaux doivent constamment trouver à s'activer en concevant

aussi des œuvres d'art, des histoires, des cosmologies, des légendes, des systèmes politiques, des rituels, des jeux, des univers surnaturels ou des théories scientifiques.

Si les prouesses technologiques ont progressé en s'accéléralant, ce n'est pas parce que notre cerveau aurait évolué de plus en plus vite, mais parce que la quantité de cerveaux opérant en réseaux s'est accrue, en même temps que la densité des échanges.

L'art *primitif*

Pour évaluer les aptitudes mentales des premiers humains, l'examen des produits techniques est très insuffisant, surtout parce qu'ils ne sont nullement le propre de notre espèce. L'unique spécialité exclusive du cerveau humain, c'est la création et la manipulation des symboles.

Quand Nos archéologues ont découvert des traces matérielles anciennes d'objets autres que des outils, ils les ont presque toujours classés dans les catégories de la religion ou de l'art. En réalité, nous n'en saurons jamais rien, car la composante essentielle des symboles, c'est leur signification qui reste invisible, tapie au creux des cerveaux humains.

Surtout quand on évite de la définir, la catégorie du religieux a surtout servi à signifier à peu près n'importe quoi de symbolique. C'est ainsi qu'on a pu attribuer des milliers de dieux aux Mayas ou à d'autres civilisations disparues. On peut se demander combien les archéologues du futur attribueraient de dieux aux Occidentaux après le décompte de tous leurs objets à fonction autre que technique.

En plus de la religion, c'est l'art qui a servi de catégorie pour ranger les objets symboliques anciens. On précisait bien qu'il s'agissait d'art *primitif*. Cette catégorie référait surtout à celle des choses inutiles, mais les objets symboliques ne sont pas moins utiles que les objets techniques pour n'importe quel humain. C'est notamment le cas de l'écriture.

Par une chance inouïe, ce mythe de l'art primitif a été remis en question par la découverte des peintures rupestres de la grotte de Chauvet-Pont d'Arc, datant de plus de trente mille ans. Les représentations des lions ou des chevaux qu'on peut y admirer dénotent un talent pictural remarquable.

L'art qui se déployait dans ce contexte, c'était surtout l'art de la parole. Ce que Nous appelons « l'art pictural » servait surtout de support à la parole, comme l'écriture sur les tableaux des salles de classe. La



Extrait d'un tableau de la grotte de Chauvet-Pont-d'Arc.

Si on demandait aux archéologues ou aux historiens de l'art de peindre des oeuvres sur les murs d'une caverne, ce sont probablement eux qui produiraient de l'art primitif.

chance a voulu que nous retrouvions à Chauvet les œuvres d'une personne qui possédait les deux talents.

Si nous tentions de visiter ce monument avec les yeux de ceux qui l'ont fréquenté, nous verrions qu'il ne s'agit pas d'un Musée, mais plutôt d'un Amphithéâtre, d'une Université, d'un Parlement et d'une Cour de Justice, car les humains qui s'y réunissaient étaient probablement plus motivés par ce type de fonctions sociales.

La naissance des états

La plupart des théories sur l'origine de l'état s'inscrivent dans la cosmologie évolutionniste de l'Occident. L'invention de l'état mettrait fin à l'interminable *préhistoire* des humains vivant en petites *tribus* plus ou moins *sauvages* et amorcerait la marche vers la *civilisation*. On imaginait qu'au sein même de certains peuples placés dans des conditions plus favorables, auraient pu émerger certains individus plus *évolués* – appelés les « élites » –, capables d'asseoir non seulement leur influence, mais aussi leur domination sur le reste du peuple.

C'est dans ce cadre qu'ont pris forme une série de théories qui définissent l'état comme un appareil institutionnel capable d'organiser de grands travaux et de gérer un ordre social élargi sous la direction des *élites*, devenues des maîtres. Ce scénario suppose que la majorité des membres d'une nation auraient accepté de se soumettre au pouvoir des nouveaux maîtres, alors qu'ils s'y sont refusé pendant des dizaines de millénaires tout en étant capables de gérer de grands travaux d'intérêt public ainsi qu'un ordre social, économique, juridique et politique essentiel au maintien de leur identité nationale. Ceux qu'on appelle des « élites » existaient depuis toujours, mais ils exerçaient de l'influence, pas du pouvoir. Ils pouvaient former des classes sociales, mais sans rapports de domination.

Dès qu'on accepte de reconnaître l'existence de ces sociétés complexes, les théories d'une origine endogène des structures de domination entre des classes sociales hiérarchisées ne tiennent plus. Si les humains des nations ont si longtemps refusé de perdre leur liberté et de se soumettre à des maîtres, un ordre social reposant sur la domination ne peut avoir pris forme que sur la base d'un recours à la force matérielle, celle du nombre ou celle des armes. Il fallait qu'une nation en soumette une autre. C'est ainsi que les empires prennent forme, selon un processus qui est fort bien connu des historiens. Or, entre états et empires, il n'y a qu'une différence de taille, pas de nature. Dès lors, il n'y a aucune raison d'assumer que les états auraient pris forme avec le consentement des conquis ou en signant un contrat social.

Au cours de notre très longue histoire, les humains des nations avaient toujours préféré migrer vers de nouveaux territoires plutôt que d'être soumis, mais avec la densification des populations à certains endroits – notamment à la jonction de l'Afrique et de l'Eurasie et à celle des deux Amériques –, cette option n'était plus possible.

Une fois qu'une nation avait établi sa domination sur une autre, il lui restait à développer un processus d'incorporation et d'assimilation des conquis. Plusieurs stratégies pouvaient être

employées. Outre le recours à la terreur et à la répression, d'autres avenues étaient possibles pour construire une identité commune, notamment avec la participation des dominés à de nouvelles guerres de conquête, l'incorporation de certains des conquis aux structures de pouvoir, l'organisation de spectacles fastueux, l'imposition de lois, de rituels, d'une langue ou d'une religion commune, etc.

En plus de ces procédures d'intégration, il est possible qu'intervienne aussi un éventuel mécanisme inné de soumission, hérité de nos ancêtres simiens, mais conservé en état de latence. Un tel mécanisme n'opérait pas de façon individuelle parmi les membres des nations, mais dans ce nouveau contexte social de domination d'une collectivité sur une autres, il pouvait être activé sous la forme d'une construction sociale, de la même façon que le potentiel génétique pour le langage ne s'active pas individuellement, mais seulement en réseaux d'inter-programmation.

En définissant l'état comme l'institution qui détient le monopole de la violence légitime, Max Weber avait parfaitement raison. Pour expliquer le processus de formation des états, il ne lui restait qu'à placer ces deux éléments dans le bon ordre: d'abord la violence, et ensuite sa légitimation.

Les méfaits de la bonté

La bonté sera toujours une vertu, mais quand elle s'incarne dans une institution de charité, elle peut aussi avoir une face cachée qui est moins glorieuse. Dans bien des cas, c'est surtout la grandeur des donateurs qui est mise en scène. Quant au bénéficiaire, il n'a aucun droit avant de recevoir l'aumône et aucune dette après, ce qui consacre parfaitement son exclusion de la société.

L'argent

L'argent est une pure essence. C'est le volet spirituel du matérialisme.

Le revenu annuel par habitant

Si les organismes officiels qui comparent les niveaux de développement des différents pays tenaient compte aussi des petites sociétés communautaires, celles qu'on désigne comme des *tribus*, ils devraient leur attribuer la cote zéro du développement puisqu'elles auraient des revenus *per capita*, des taux de scolarisation et des taux d'urbanisation de zéro, soit le même niveau que celui d'une colonie de castors.

L'instrument de mesure serait peut-être à revoir.

Le pouvoir invisible

Les économistes classiques persistent à enseigner que l'argent a trois fonctions, celles qu'Aristote a identifiées il y a 2300 ans : il sert d'unité de compte, de réserve de valeur et d'intermédiaire des échanges. Ce faisant, ils ignorent la fonction essentielle de l'argent dans notre société, soit le fait que c'est un instrument de pouvoir.

Pendant ce temps, la science politique classique se charge d'analyser le pouvoir mis en scène dans la sphère politique et laisse aux économistes le soin d'étudier l'argent. Ainsi dissolu dans deux substances bien séparées, le pouvoir peut se maintenir et s'accroître tout en demeurant presque invisible.

La révolution démocratique-capitaliste opérait ainsi une parfaite inversion de la recette du pouvoir qui était utilisée dans les régimes antérieurs, où la règle était sa mise en scène avec le maximum de faste et de rituels spectaculaires.

La production de l'indifférence

Dans toutes les sociétés de classes, le groupe dominant doit produire l'indifférence nécessaire pour ne ressentir aucune responsabilité devant les malheurs et les souffrances des dominés.

La méthode la plus efficace pour fabriquer cette indifférence est celle qui vise à faire accepter aux dominés l'idée que l'ordre social découle des lois de la nature, et non pas de celles que les maîtres ont rédigées. Elle doit en même temps réussir à convaincre les maîtres eux-mêmes qu'ils n'y sont pour rien et qu'ils éprouvent même une sincère compassion devant les malheurs des pauvres.

Autrement dit, que les inégalités établies par les lois sociales seraient de simples effets des *différences* produites par les lois de la nature, analogues aux différences de taille ou de poids entre des objets. D'où le plaisir ressenti par les riches en proclamant un *respect des différences* qui peut référer du même coup au respect de l'ordre établi.

Outre la formule religieuse qui assimile les lois de la nature à une volonté divine qui dicterait en même temps les lois sociales, il y a aussi des formules laïques. Par exemple, celle qui consiste à proclamer dans de grandes déclarations solennelles que « tous les humains sont égaux », et à prétendre ensuite qu'on a tout fait pour mettre en œuvre ce noble principe, mais qu'on n'y réussit pas parfaitement parce que les lois naturelles sont toujours là pour générer de l'*inégalité*.

Dans l'Ancien Régime, celui d'une Noblesse régnant sur le bas peuple, l'action des lois naturelles était attribuée à la génétique, avec l'affirmation du fait que dans les veines des Nobles coulait un *sang* de qualité supérieure, celui de la *race* des Seigneurs.

Dans notre Nouveau Régime individualiste, la croyance veut que les individus riches et puissants soient ceux que la nature a dotés d'un talent exceptionnel. Encore la génétique!

Il faut quand même que ce discours soit chanté en chœur et avec beaucoup de conviction pour réussir à faire oublier à tant de pauvres qu'ils ont eux-mêmes une intelligence et des capacités qui peuvent faire si cruellement défaut à un grand nombre de riches ou de puissants.

La plus étrange des religions

Nous avons traditionnellement présenté l'animisme comme l'une des religions pratiquées dans notre vaste monde, celle qui est censée attribuer une âme ou un esprit à différentes entités naturelles. La liste des autres grandes religions comprend l'Hindouisme, l'Islam, le Shintoïsme, le Judaïsme, le Christianisme et quelques autres. Or, toutes ces autres grandes religions ont été élaborées par des humains qui avaient des relations entre eux. L'Animisme serait donc la seule religion qui aurait été adoptée par des peuples qui n'ont jamais eu de contacts entre eux, puisqu'ils vivaient aussi bien en Amazonie, dans plusieurs régions de l'Afrique et des Amériques, dans l'Arctique, en Australie, en Nouvelle-Guinée, dans certaines îles de la Polynésie, etc.

Qu'autant de peuples différents et éloignés les uns des autres aient par hasard inventé une même religion devrait être aussi incroyable que s'ils avaient parlé la même langue. La seule explication possible reste la supposition que toutes ces croyances *animistes* seraient le fruit d'un type de cerveau spécialisé dans la croyance et propre à cette catégorie de peuples imaginés comme des vestiges de la *préhistoire*.

En réalité, on n'a pas vraiment besoin d'un cerveau différent pour attribuer une plus grande charge symbolique à des entités sur lesquelles on raconte beaucoup d'histoires. C'est exactement ce que font les aventuriers quand ils se racontent leurs expériences de l'Everest ou des Quarantièmes rugissants. D'où les majuscules. La faculté humaine du langage implique aussi la fabrication d'images poétiques, mais il semble que Nous ayons réservé ce talent pour la poésie à certains individus surdoués et issus de *grandes civilisations*.

Contrairement aux adeptes des autres religions, aucun animiste ne s'est jamais présenté comme tel. Ce sont des observateurs occidentaux qui leur ont accolé cette étiquette. Or les inventeurs de cette religion imaginaire étaient eux-mêmes des chrétiens. Ils croyaient en l'existence d'une âme invisible et éternelle dans chaque individu, ce qui montre que l'animisme n'est pas le produit exclusif d'un esprit *primitif*.

La magie

Les premières théories anthropologiques assumaient que la magie était la forme de pensée des premières sociétés humaines et des dernières sociétés actuelles qui avaient conservé leur mode de vie fondé sur des techniques minimales. Selon cette théorie évolutionniste, la forme *primitive* de pensée aurait peu à peu *évolué* et la magie aurait été remplacée par la *religion*, puis par la *science*. Au-delà du vocabulaire utilisé, cette conception imprègne toujours notre culture, même

si Nous ne semblons pas ressentir le besoin d'expliquer comment la pensée pourrait connaître une évolution sans que le cerveau ne change.

Dans la vie courante, ce que Nous appelons *magie* réfère à quelque chose qui Nous émerveille, mais que nous ne comprenons pas. En appliquant cette notion aux Autres, Nous avons inversé sa composante émotionnelle, le sentiment d'émerveillement, comme c'est souvent le cas quand nous passons du Nous à l'Autre, mais nous avons préservé l'autre composante du mot, soit le fait de ne pas comprendre.

Il est en effet assez laborieux d'arriver à comprendre les subtilités d'une culture étrangère et la complexité de ses constructions symboliques, celles dont l'efficacité n'opère pas sur la matière, mais plutôt sur l'esprit des protagonistes humains. Par contre, nous pouvons au moins comprendre les symboles de notre propre culture et constater que nos vêtements, par exemple, ne sont pas seulement conçus pour leur usage technique, mais souvent bien plus encore pour leur usage symbolique. Autrement, nous n'en garderions pas autant de modèles différents.

L'usage de la magie dans notre culture n'est pas seulement le fait des individus, mais aussi des institutions. Par exemple, dans le premier engin destiné à voler sur Mars, le drone Ingenuity, la Nasa a placé un morceau de tissu de l'aéronef des frères Wright, le premier engin motorisé à voler dans l'atmosphère terrestre, en 1903. Personne ne doutera que la fonction de ce tissu soit d'ordre symbolique plutôt que technique. Officiellement, on parlera plutôt de commémoration, mais surtout pour masquer le rôle de porte-bonheur. Autrement dit un procédé de magie, car c'est ainsi que fonctionne en permanence un cerveau humain. Comme tous les objet *magiques*, les porte-bonheur ont une certaine efficacité réelle, par exemple pour alimenter la confiance en soi et l'optimisme chez leurs porteurs. Cette efficacité n'est pas d'ordre technique – agissant sur la matière –, mais d'ordre symbolique et tout aussi réelle, car elle agit sur nos cerveaux.

L'écriture chinoise

Avec ses quelques milliers de caractères, l'écriture chinoise Nous semble complètement farfelue, mais on ne tient pas compte du fait qu'au moment où les gouvernants ont décidé de l'adopter, ils ont opté pour une écriture qui évoque directement le sens des mots sans passer par leur prononciation. Or cette option, en court-circuitant l'étape du décodage des sons, présentait l'immense avantage de pouvoir être lue et comprise dans presque toutes les langues de l'empire.

Au moment de son adoption, cette écriture n'était pas destinée à être enseignée à tous les enfants, mais seulement à des fonctionnaires chargés de la communication avec les régions éloignées de la capitale. Comme ces scribes étaient relativement peu nombreux, le coût supplémentaire de leur formation était largement compensé par les économies en frais et en problèmes de traduction. C'est exactement le genre de décision que prennent les dirigeants des multinationales actuelles, en calculant le rapport coûts/bénéfices.

Si l'immense population de ce pays forme encore une société cohérente depuis si longtemps, l'usage d'une écriture translinguistique y est sûrement pour quelque chose. Nous pourrions peut-

être songer à ce type de solution si nous souhaitons établir à l'échelle planétaire un certain ordre social reposant sur autre chose que le commerce des biens, sans que tous les humains ne soient forcés d'adopter l'utopie d'une langue unique.

La mentalité religieuse des Aztèques

On répète toujours que les Aztèques étaient un peuple très religieux, parce qu'ils construisaient d'énormes pyramides sur lesquelles ils pratiquaient des *sacrifices* humains et parce que Nous avons décidé de voir des *divinités* dans tous les objets qu'ils fabriquaient pour un usage autre que technique.

Les Aztèques dominaient un vaste empire composé de multiples groupes ethniques et il leur en aurait coûté très cher pour les contrôler en levant des armées de soldats ou de missionnaires, comme l'ont tenté les colonisateurs européens. Il était donc bien plus économique de capturer des prisonniers et de les exécuter de la façon la plus spectaculaire possible, dans le but de frapper l'imagination des peuples soumis et de maintenir ainsi leur domination par la terreur diffusée jusqu'aux confins de leur empire.

On oublie que les Espagnols ont aussi pratiqué un très grand nombre de sacrifices humains au cours des cinq siècles qu'a duré le régime de l'Inquisition, géré par les Grands Prêtres de l'Église catholique. Même si ces *sacrifices* n'étaient pas toujours mis en scène publiquement, la terreur qu'ils inspiraient était la méthode choisie pour obtenir la soumission du peuple. Comme quoi les Espagnols et les Européens en général n'étaient pas moins *religieux* que les Aztèques, et ces derniers, pas moins rationnels.



Un exemple de sacrifices humains sous l'inquisition espagnole.

Les vaches sacrées de l'Inde

Le tabou des vaches sacrées en Inde est considéré comme la parfaite illustration de l'irrationalité attribuée aux autres cultures par l'Occident. Dans un pays qui est densément peuplé et qui ne s'est pas construit sur le pillage des ressources des autres pays, il n'est pas du tout irrationnel de consommer des végétaux cultivés plutôt que de les donner à manger à du bétail d'élevage qui fournirait en retour de dix à vingt fois moins de protéines. Et préserver quand même des bovins qui se nourrissent tout seuls dans les terres en jachère et qui fournissent l'engrais et l'énergie nécessaires à l'agriculture, c'est aussi une assez bonne idée quand on veut cultiver un maximum

de végétaux pour nourrir les humains. On ne peut pas en dire autant des 163 millions de chiens et de chats entretenus aux États-Unis.

Quant à l'enveloppe *religieuse* de cette civilisation, sa sacralisation des vaches reposait aussi sur une bonne raison. C'est que, lors des périodes prolongées de sécheresse, les humains auraient mangé leur bétail pour survivre, ce qui aurait compromis leur agriculture pour une longue période. Attribuer un caractère sacré aux vaches permettait de les préserver.

La viande des vaches *sacrées* n'a pourtant jamais été gaspillée, car l'architecture sociale de cette société autorisait les membres de la caste des Intouchables à la consommer au moment où les vaches mouraient de mort naturelle. Cette institution sociale est à l'inverse de celle de toutes les autres civilisations, où la viande était plutôt un privilège de riches, sauf celle des chiens et des chats, qui est sacrée dans Notre civilisation.



*Les cimetières pour animaux domestiques sont assez répandus
dans les pays occidentaux.*

Ils épousent la symbolique des cimetières pour humains.

Le secret des Incas.

L'Empire inca a pris forme au début du 13^e siècle, en plein Moyen-Âge européen. À peine deux siècles plus tard, la petite armée de Francisco Pizarro a suffi pour le démanteler, grâce à de rusés calculs et beaucoup de perfidie, le tout appuyé par des épées en fer, des armures et des chevaux utilisés contre des combattants à pied et armés de bâtons. Pizarro se vante d'en avoir tué jusqu'à 7 000 au cours d'une même journée, avec sa petite armée de 168 soldats.

Cet empire s'étendait déjà sur plus de 1500 kilomètres, de l'Argentine à la Colombie, sur presque toute la partie occidentale de l'Amérique du Sud. Il s'était construit sur un mode complètement différent de celui des empires coloniaux des nations européennes.

Pour réussir l'annexion d'autant de peuples très éloignés les uns des autres, l'usage de la force armée aurait requis d'énormes ressources militaires et techniques. Si les Incas ont parfois aussi utilisé ce genre de techniques, notamment en déplaçant des populations rebelles, ils ont eu recours à une tout autre stratégie pour construire leur empire. Ils commençaient par arriver en force et à s'imposer auprès des peuples qu'ils voulaient soumettre, mais par la suite, ils se contentaient de gagner l'allégeance des leaders locaux. Pour y arriver, ils les couvraient de cadeaux, allant de l'or ou des bijoux jusqu'à de jeunes épouses. Une fois endettés, ces leaders ne pouvaient qu'être redevables à leurs créanciers.

Sans qu'on puisse y voir un plagiat, cette recette est aussi celle qui a été utilisée par les nations occidentales pour maintenir leur emprise sur leurs anciennes colonies après leur accession à l'indépendance officielle. Elles ont créé la Banque Mondiale, le Fonds Monétaire International et une collection de ministères de l'Aide, de la Coopération ou de la Solidarité internationales pour pouvoir conserver l'allégeance des dirigeants locaux sur la base des cadeaux et des dettes.

Les Inuits, dont les connaissances anthropologiques sont remarquables, dévoilent les ressorts de cette stratégie par un simple proverbe: « Les bons cadeaux font les bons esclaves, comme les bons fouets font les bons chiens. »

Le cannibalisme des Iroquois

Si nous acceptons l'idée que les anciens Iroquois étaient des humains de la même espèce que Nous et donc aussi intelligents, nous pourrions à tout le moins examiner l'hypothèse que leur cannibalisme pouvait être le fruit d'une stratégie terroriste plutôt que d'une nature humaine opposée à la Nôtre. En répandant la rumeur de leur cannibalisme, ils pouvaient garder leurs ennemis à distance ou leur faire très peur lors de leurs attaques. Or, cela pouvait très bien se faire sans qu'ils aient besoin de manger réellement la chair de leurs prisonniers et de faire ainsi violence à cette commune nature humaine que partagent tous les *Homo sapiens*. De plus, cette interprétation rendrait compte du fait de la disparition mystérieuse de toute forme de cannibalisme allégué après la fin des guerres coloniales.

Ce terrorisme mis en œuvre par les Iroquois ne diffère aucunement de celui des Aztèques ou de ceux qu'on peut observer de nos jours. Quand le cannibalisme est attribué aux Autres, Nous avons toujours écarté d'emblée l'hypothèse que ces Autres soient aussi dotés d'un cerveau intelligent et apte au calcul rationnel.

La mieux réussie des grandes civilisations

Quand les Européens ont mis le pied sur le continent australien, ils y ont trouvé une civilisation vieille d'au moins quarante millénaires. Ils l'ont vue comme une absence de civilisation, car on n'y trouvait pas de rois ni de grands monuments à leur gloire.

Il y avait quand même à peu près 400 000 personnes, répartis dans environ 250 communautés parlant autant de langues différentes. Certains vivaient dans des villages sédentaires et avaient développé l'agriculture, l'irrigation et la pisciculture, mais la plupart étaient nomades ou semi-nomades et vivaient surtout de chasse et de cueillette. Les zones les plus propices à l'agriculture ont vite été accaparées par les colons européens, ce qui a fait disparaître toute trace de *civilisation*. Ce qui a subsisté a été considéré comme un parfait échec évolutionniste dont il valait mieux faire disparaître les traces. En 1911, il ne restait plus 31 000 représentants de cette nation.

La civilisation était bien là, mais invisible à l'œil nu. C'est que malgré cette grande diversité linguistique et culturelle, ceux qu'on a appelés les *Aborigènes* avaient réussi à construire un ordre social capable d'intégrer toutes ces communautés en une seule nation qui était en même temps une seule humanité, et cela sans guerres ni systèmes sociaux de domination. Un grand nombre d'entre elles se désignaient comme les Arangu (les humains). Chaque communauté avait son propre système de parenté, déjà très complexe. Or tous ces systèmes avaient en même temps été conçus selon une formule très sophistiquée, qui permettait à tout le monde de se trouver des liens de parenté. Pour cela, ils devaient recourir à des calculs élaborés que les anthropologues ont mis trois générations à élucider. Une civilisation n'est pas une collection de monuments, mais une construction aussi invisible qu'une langue.

Les Australiens ont aussi réussi à contrôler durablement l'éternel problème de la pression démographique et à préserver ainsi l'équilibre entre les humains et la terre qui les nourrit. Il faut dire que les premiers humains arrivés en Australie ont peut-être appris de leurs erreurs, car ils pourraient avoir été responsables de la disparition de plusieurs grands mammifères. Il se pourrait qu'ils aient aussi fait l'expérience de l'état et qu'ils aient appris de leurs erreurs en matière de structures sociales de domination. Leur civilisation sans état a été rapidement détruite par les colonisateurs européens, mais elle s'étendait sur une superficie huit fois plus grande que celle des Incas et sa durée a été sans commune mesure.

La grande civilisation australienne pourrait nous aider à définir certains paramètres qui sont essentiels pour que nous puissions rêver d'une humanité capable de durer encore quarante millénaires. Sur le plan matériel, un équilibre entre population et renouvellement des ressources. Sur le plan social, un équilibre entre l'existence de liens sociaux élargis à l'ensemble de cette humanité et la vie d'authentiques communautés humaines autonomes et capables de préserver la cohérence qui est essentielle à toute société. Et sur le plan culturel, un accent mis sur l'architecture des constructions symboliques plutôt que celle des constructions en béton.

2. Les *Homo Sapiens*

... où ceux qu'on appelle « les humains » sont replacés au sein d'une seule et même espèce, dont les caractéristiques essentielles sont redéfinies.

Homo loquens

Les biologistes et les paléontologues occidentaux ont baptisé notre espèce *Homo sapiens*, c'est-à-dire Homme sage, raisonnable ou intelligent. S'ils avaient été de n'importe quelle autre culture, ils l'auraient probablement baptisée *Homo loquens* (Homme parlant). En effet, ce qui la distingue de ses plus proches parents, ce n'est ni la sagesse, ni la raison, ni l'intelligence. C'est plutôt son aptitude à l'interprogrammation, c'est-à-dire cette capacité de mise en réseau des cerveaux individuels pour créer et gérer collectivement des langages symboliques qui multiplient nos capacités de communiquer, de penser et d'agir collectivement.

Cette aptitude révolutionnaire dans le règne vivant opère d'une façon aussi instinctive que celle des araignées tissant leurs toiles, même si les langues et les cultures peuvent varier à l'infini. C'est ce qui fait que les premiers Européens qui ont pris contact avec les humains des Amériques ou d'ailleurs n'ont eu aucune difficulté à établir la communication avec eux, alors qu'ils ne disposaient au départ d'aucun mot en commun. Les uns et les autres étaient parfaitement capables de s'interprogrammer.

Ce simple constat aurait dû suffire à démontrer que les *autochtones* et leurs *découvreurs* étaient équipés exactement du même modèle de cerveau. Que des humains du 21^e siècle continuent de préférer un mode de vie semblable à ceux d'il y a 30 millénaires, cela aussi devrait démontrer que ce ne sont pas les gènes de notre espèce qui ont changé, mais plutôt nos différents mécanismes de sociabilité qui ont été activés différemment, en même temps que les humains se multipliaient et que s'étendait la dimension de nos réseaux sociaux d'interprogrammation.

Histoire sans préhistoire

Le mot « histoire » réfère à deux réalités bien distinctes: soit la série des événements réellement vécus par les sociétés humaines, soit la narration de cette série d'événements. Si la première est unique et immuable, la deuxième est sujette à une infinité de variations.

Personne ne peut nier que les humains ont progressivement occupé presque toutes les zones habitables de notre planète et que ces sociétés ont dû affronter des défis d'ordre matériel ou autre, se voisiner ou se combattre, se fusionner ou se scinder, croître ou disparaître. Tout cela est de l'ordre des faits avérés, mais cela n'a pas empêché les Occidentaux de séparer les humains en deux groupes qui sont pratiquement équivalents à des sous-espèces: celui des humains qui sont entrés dans *l'Histoire* depuis l'invention de l'écriture et celui de ceux que Nous appelons des *préhistoriques* ou des peuples *sans histoire* et qui peuvent même être nos contemporains.

Nous avons attribué à l'écriture – celle des premières grandes civilisations et la nôtre – une sorte de pouvoir magique, celui de garantir un plus haut niveau de vérité aux récits que Nous pouvons construire au sujet de l'histoire vécue dans des sociétés utilisant une écriture. Nos récits historiques seraient devenus de la science, tandis que les récits oraux des Autres seraient du mythe.

Dans toutes les sociétés humaines du présent ou du passé, les récits historiques sont des constructions culturelles du même ordre que nos langues ou nos autres institutions sociales. Elles peuvent changer lentement au fil des générations, ou parfois très vite. Il en va exactement de même pour les récits écrits, car même s'ils peuvent référer à des événements réels, ils gardent la liberté d'en transformer la signification, parfois même de façon radicale.

Il serait grand temps d'inclure tous les humains de notre espèce dans l'Histoire, et tout particulièrement ceux de nos contemporains que Nous avons désignés comme des « peuples sans histoire » et que Nous regardons comme des humains moins *évolués*. En fin de compte, un projet d'histoire sans préhistoire, c'est d'abord une conception de l'histoire sans *évolution*.

Histoire sans évolution

On peut parler d'une évolution biologique si on considère l'ensemble des espèces du genre *Homo* qui se sont succédé ou qui se sont côtoyées, mais pas au sein même de notre espèce, *Homo sapiens*. Assumer que nous aurions connu une évolution graduelle et continue, et donc toujours en cours, c'est à proprement parler une croyance. Elle repose sur la confusion entre un processus réel de développement institutionnel et technologique et un imaginaire processus d'évolution biologique qui en serait le moteur invisible.

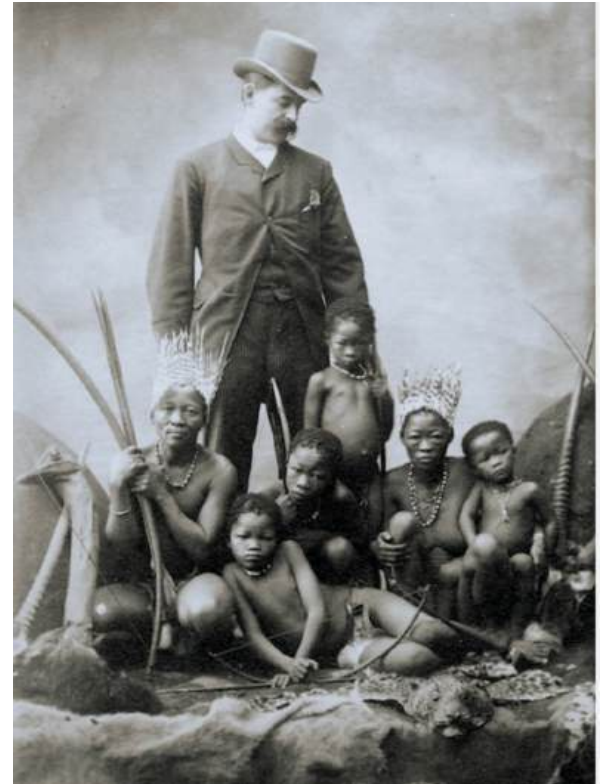
L'évolution des espèces est une réalité, mais elle implique une succession d'espèces, pas leur transformation graduelle. Les squelettes des lions sont restés identiques depuis 3 millions d'années et les carapaces des limules, depuis 160 millions. Il en va de même pour les squelettes réellement *humains*, c'est-à-dire appartenant non pas au genre *Homo*, mais à l'espèce *Sapiens*. Les cerveaux contenus dans les crânes fossiles de notre espèce n'ont pas été conservés, mais Nous avons choisi d'imaginer qu'ils auraient connu une évolution biologique graduelle, à la source des développements sociaux ou techniques.

De la même façon, Nous assumions autrefois que la diversité des cultures contemporaines était le produit de formules génétiques propres à chaque peuple – appelé *race* ou *ethnie*. Si nous acceptons maintenant le fait que cette diversité culturelle est le produit de l'unique formule génétique propre à notre espèce, il n'y a aucune raison de croire qu'il en irait autrement pour la diversité sociale et culturelle qui s'est manifestée au cours de notre histoire. Notre mythe d'une évolution biologique graduelle qui serait le moteur silencieux d'une évolution sociale n'est rien d'autre que l'autre face de Notre mythe des *races* humaines.

À la base, ce sont les usages du mot *évolution* qui créent la confusion, car nous ne savons jamais très bien si nous parlons de ce qui se passe dans nos gènes ou bien dans le cerveau qui gère nos comportements.

Si Nous croyons que notre espèce aurait connu une évolution biologique graduelle, cela découle surtout du fait que nous croyons avoir connu une augmentation graduelle de notre intelligence, à mesure que nous manipulions des machines plus *intelligentes*. Or, ce n'est pas notre cerveau qui a évolué graduellement, ce sont plutôt nos machines et nos institutions qui sont des créations graduelles. Et si ces dernières ont été possibles, ce n'est pas parce que d'énormes cerveaux sont apparus, mais parce que la quantité totale de matière grise mise en réseau a augmenté, tout en conservant exactement le même modèle que celui des premiers humains.

Il est vrai que, surtout depuis les deux derniers siècles, notre espérance de vie a augmenté, notre taille moyenne aussi, nous nous sommes agglomérés dans d'énormes villes et lancés en quête de nouveaux gadgets alors que nos ancêtres ont très longtemps préféré vivre surtout en petites communautés et se contenter de très peu de biens matériels. Par contre, tout cela s'est fait en conservant la même formule génétique, car les gènes de toute une espèce ne changent pas à ce rythme. De plus, la génomique actuelle pourrait parfaitement démontrer que le code génétique des humains actuels que Nous persistons à regarder comme *primitifs* est identique à celle des humains qui se croient plus *évolués*.



*Celui qui se conçoit comme un « Civilisé »
croit être réellement être un humain plus
évolué que les « Sauvages ».*

Qui sont les Humains?

Les premiers explorateurs européens se sont souvent demandé si les bipèdes qu'ils rencontraient étaient bien des humains. S'ils ont ramené des *Pygmées* ou d'autres humains inconnus à la cour de leurs rois ou dans les premières grandes expositions universelles, c'était dans le même esprit que lorsqu'ils ont ramené des spécimens de chimpanzés dits « pygmées ». Malgré la multiplication des contacts, le doute ne s'est jamais dissipé complètement.

Ce doute persistant contraste beaucoup avec l'enthousiasme que Nous avons manifesté en accueillant dans notre humanité des ancêtres que nous aurions plutôt classés parmi les singes si leur espèce avait survécu. Nous sommes allés jusqu'à présenter comme la première *femme* une femelle australopithèque baptisée Lucy, ayant vécu il y a quatre millions d'années, et dont la

seule caractéristique *humaine* était de marcher sur deux pattes. Il faut dire qu'un tel accueil ne nous obligeait pas à lui reconnaître un droit de vote.

La principale conséquence de ce flou scientifique était de mettre en scène une humanité qui ne correspondait pas aux frontières biologiques de notre espèce, soit la possibilité de se reproduire à l'intérieur de l'espèce et seulement avec ses membres. En étendant notre humanité sur une succession d'espèces, Nous pouvions asseoir l'idée qu'il existait des *humains* plus ou moins *évolués*, et cela sans préciser si nous parlions d'évolution biologique ou des changements sociaux que nous avons aussi appelés de l'*évolution*. Autrement dit, un *Homme moderne* et d'autres variétés d'humains plus ou moins *primitifs* ou *préhistoriques*, qui pouvaient même se retrouver parmi nos contemporains.

Ce refus d'identifier l'humanité avec notre espèce transparaît fort bien dans la terminologie que Nous avons adoptée. Les francophones parlent du *Genre humain* et les anglophones ont préféré désigner notre espèce comme *the Human Race*. Or un genre inclut plusieurs espèces apparentées alors qu'une race est une subdivision d'une espèce. Les deux termes évitent le terme juste. Ils laissent ainsi la porte ouverte à ceux qui préfèrent croire, même inconsciemment, que tous *les humains* ne partagent pas nécessairement une commune nature humaine.

C'est ainsi qu'un comité d'experts réuni en 1996 par l'UNESCO pour la mise au point d'une *Déclaration sur le génome humain* a choisi de désigner notre espèce comme « la famille humaine » dans le premier article. C'était sans doute une façon d'éviter les chicanes de famille entre Anglais et Français.

L'inflation des symboles

Les symboles n'ont d'existence qu'à l'intérieur des cerveaux humains et leurs significations peuvent varier à l'infini. Par exemple, une croix gammée peut signifier un idéal quasi mystique dans l'esprit de certains et la plus parfaite abomination dans celui de beaucoup d'autres.

Comme le support matériel des symboles peut être sujet à des formes d'érosion, il en va de même pour leur performance dans nos cerveaux, qui peut diminuer aussi avec le temps et la multiplication des usages. De la même façon que l'argent est soumis à un processus d'inflation, les autres types de symboles connaissent une dévaluation, que nous tentons de compenser par de l'inflation. C'est ainsi que la Statue de la Liberté (93 mètres) a été dépassée en hauteur par plusieurs autres, jusqu'à l'actuelle Statue de l'Unité (240 mètres), érigée en Inde. Comme pour les pyramides d'Égypte ou les yachts privés de milliardaires, ces objets ont vu leur taille s'accroître au fil du temps. Par contre, le message qu'ils portaient était toujours le même et il ne pesait pas plus lourd qu'un mot dans le cerveau des humains à qui il s'adressait.

Cette inflation affecte toutes les créations symboliques d'une société : les lois de l'impôt, la durée des procès, l'étendue des tatouages, la taille des yachts privés, la somptuosité des perruques des nobles ou l'imparfait du subjonctif.

De plus, on aurait tort d'assumer que les fonctions symboliques seraient exercées seulement dans des objets spécialement conçus à cet effet. Par exemple, l'Empire State Building new-yorkais est d'abord un édifice à bureaux, mais en plus de ses fonctions utilitaires, il a longtemps joué un rôle symbolique analogue à celui de la Statue de la Liberté. Il en va de même pour tous les objets matériels que nous fabriquons et utilisons, peu importe leur taille, car on ne peut empêcher les cerveaux humains d'y projeter un contenu symbolique.

Si les humains, surtout depuis les dix derniers millénaires, ont constamment grossi la taille de leurs œuvres matérielles, c'est aussi parce que la taille des sociétés humaines a beaucoup augmenté. Dès lors, en plus d'exiger des œuvres techniques plus imposantes, il fallait augmenter leur portée symbolique pour toucher plus d'humains, comme on parle plus fort pour être entendu par beaucoup de personnes. C'est ainsi qu'on a vu augmenter la taille des pyramides d'Égypte ou du Mexique tout comme celle des yachts ou des avions privés.

La civilisation matérialiste que l'Occident a pratiquement mondialisée continue à suivre cette voie à vitesse accélérée, ce qui pourrait finir par l'anéantir.



Notre génie grammatical

Une langue humaine est un instrument de communication qui permet d'exprimer la totalité du réel et la totalité des possibles nuances de la pensée. Pour s'en convaincre, on peut toujours essayer de trouver quelque chose qui ne peut pas être dit.

Pour arriver à ce résultat, une langue n'a pas besoin d'un vocabulaire comptant une infinité de mots. Son génie réside plutôt dans la création d'une grammaire qui permet de créer et de relier entre eux un nombre limité de mots de façon à pouvoir exprimer une infinité de concepts. Ce génie permet aussi de créer à volonté de nouveaux mots dès qu'ils pourraient être utiles,

d'infléchir la signification des mots existants pour arriver au même résultat, ou de combiner les mots existants selon une nouvelle recette grammaticale.

La preuve, c'est qu'un interprète qui maîtrise très bien deux langues est toujours capable de traduire toutes les phrases imaginables d'une langue dans l'autre. Et tous les humains parlent au moins une langue, car ce que nous appelons un dialecte est toujours en même temps une langue, de la même manière qu'un marteau est en même temps un outil. Un dialecte n'est pas une sorte de langue incomplète, car il peut tout signifier. C'est simplement une variante régionale d'une langue lorsque celle-ci en possède plusieurs

On peut entendre les sons d'une langue et les enregistrer si on veut, mais la réalité des mots, ce ne sont pas les sons, surtout quand on s'en sert pour penser, c'est leur sens qui se terre au fond des esprits humains et qu'aucun instrument n'a jamais pu observer. La seule façon d'accéder à une langue, c'est de créer l'ouverture nécessaire pour la laisser entrer dans notre esprit en communiquant avec ses locuteurs. C'est sur cette aptitude universelle que se fonde notre commune humanité.

Si tous les humains peuvent exprimer n'importe quel concept ou réalité dans n'importe quelle langue, cela signifie que notre capacité d'interprogrammation symbolique est universelle et constante dans le temps, parce que la formule génétique de notre cerveau est une constante. Contrairement à d'autres institutions sociales, qui peuvent être sujettes à des dérives progressives ou parfois à des abandons rapides, les langues humaines sont des institutions qui conservent toujours le même niveau de performance, même si chaque langue particulière change constamment et peut finir par disparaître.

Quelle que soit la taille de la population qui la parle, une langue humaine a quelque chose d'une œuvre divine : elle est infiniment parfaite. Elle a aussi un trait en commun avec l'âme humaine : c'est une entité parfaitement invisible.

La grammaire émotionnelle

Tous les mots sont imprégnés d'émotions, mais les dictionnaires y accordent peu d'attention dans leurs définitions, sauf pour préciser à l'occasion un sens péjoratif. Les mots peuvent susciter de la peur, de l'inconfort, de l'angoisse ou de l'indignation, aussi bien que du ravissement, du soulagement ou de la fierté, y compris quand ce sont les mêmes mots, mais avec une portée complètement modifiée par l'émotion qui les sous-tend. C'est notamment le cas des mots fabriqués pour parler des Autres (tribus, barbares, mythes, etc.), mais que Nous accueillons comme des insultes quand on nous les sert.

Nous reconnaissons l'émotion des mots véhiculés dans un poème ou une chanson. En revanche, nous ignorons que même un texte scientifique ou philosophique peut susciter des émotions profondes qui seront décisives pour évaluer la véracité d'un fait ou la validité d'une théorie, en fonction de l'émotion suscitée par les mots choisis. Ces contenus émotionnels resteront

inconscients, mais leur rôle peut être plus déterminant que la cohérence ou la pertinence des propos.

Nous ne prêtons pas beaucoup d'attention au fait que nos vérités seraient surtout émotionnelles ou surtout factuelles. Par exemple, un énoncé comme « Tous les humains sont égaux » sera facilement perçu comme une vérité, alors que nous serions plutôt embêtés si on nous demandait de détailler son contenu cognitif, c'est-à-dire le détail des faits qui le supportent.

Nous assumons que les émotions sont d'ordre biologique et individuel. C'est vrai pour les émotions les plus incontrôlables, mais il en reste beaucoup d'autres qui peuvent en même temps être programmées culturellement sous la forme d'une grammaire des valeurs que nous apprenons à partager. Cette programmation des valeurs se fait en même temps que nous construisons tous nos langages symboliques (langues, rituels, codes vestimentaires, musiques, sciences, etc.), car la recette de fabrication des symboles repose sur deux ingrédients, soit la signification et la valeur.

Le langage des valeurs et des émotions qui les gèrent est notre deuxième langage, mais il est le plus déterminant sur nos comportements parce qu'il est le plus inconscient. C'est lui qui détermine si un énoncé est une vérité ou une fausseté, peu importe qu'il s'agisse de vérités alternatives ou de celles qui portent le sceau de la science ou de la religion.

On peut déplorer le fait que notre culture un peu schizophrène ait convenu de séparer l'humain en deux entités qui s'ignorent, celle des émotions individuelles décrites par les psychologues, et celle des valeurs sociales dont l'étude est confiée aux sciences sociales, alors que les deux sont indissociables. De la même façon que nos langues sont des constructions sociales qui sont en même temps utilisées par les individus pour penser, nos valeurs partagées sont d'abord le fruit d'une mise en commun de nos émotions individuelles.

3. Regards éloignés sur l'Occident

... où l'on tente d'identifier et de corriger certaines distorsions majeures produites par la cosmologie occidentale à propos des particularités essentielles de notre espèce.

Un monde à l'envers

Les sociétés humaines ont toujours fabriqué leur image d'elles-mêmes en inversant celle qu'elles attribuaient aux autres. Pendant très longtemps, cela servait fort bien à consolider leur identité et leur cohésion. Par contre, en cas de conflits, les Humains-pas-comme-Nous n'étaient pas reconnus comme membres de la même espèce que nous et nous pouvions les tuer avec la même fierté que n'importe quel autre gibier. Cela n'a pas vraiment changé dans nos guerres actuelles.

Il y a environ douze mille ans, certaines choses ont commencé à changer radicalement. C'est le moment où a débuté la domestication des plantes et des animaux. Pour faire face à la pression démographique et au manque de nouveaux territoires disponibles, certains groupes ont commencé à prendre le contrôle d'autres groupes et à les réduire à une condition d'animaux domestiques. Dans ces nouvelles sociétés matériellement élargies et socialement transformées de fond en comble, les Maîtres devaient se construire une image en inversant celle attribuée aux Autres domestiqués, même si tous faisaient objectivement partie d'une même société.

Dans la société mondialisée instituée par l'Occident, cette coupure entre maîtres et serviteurs a fini par être planétaire, et c'est l'ensemble de notre espèce qui a été scindée en deux : les *Vrais-Humains* comme Nous, auteurs de l'histoire et de la civilisation, et les *Autres*, peuples sans histoire, sans écriture, sans état, sans raison, sans rien de ce qui définit un *Vrai-Humain*.

Dans ce nouvel ordre social mondialisé, c'est le Nous des dominants qui s'est lui-même fabriqué comme un monde à l'envers de tous les Autres. Toutes les cultures sont des constructions de nature mentale et sociale, mais l'Occident a choisi de fonder sa culture sur une formule inverse, une conception matérialiste et individualiste. L'individualisme s'est incarné dans la démocratie, le libéralisme et le régime des droits de la personne, et le matérialisme, dans le développement technologique et économique. La combinaison de ces deux principes a imprégné jusqu'à notre conception de l'existence humaine, celles d'individus pensés comme des entités matérielles, tant qu'ils sont biologiquement vivants.

Cette anti-culture inventée par l'Occident était en même temps une sorte de transculture qui lui permettait d'ignorer simplement la diversité des autres cultures pour se contenter de gérer des individus et des rapports matériels, tels que le commerce ou la production de biens.

Du même coup, c'est le rapport des Vrais-Humains avec le monde qui a été viré à l'envers. Plutôt que de faire partie de la Nature, Nous nous en sommes dissociés pour pouvoir la posséder et l'exploiter sans limites et sans souci pour sa destruction accélérée, en particulier celle des autres êtres vivants assimilés à des choses. Dans le groupe des mammifères, celui dont nous-mêmes

faisons partie, la masse des *Homo sapiens* et de leurs animaux domestiques représente déjà 96% du total. Il ne reste déjà plus qu'un mince 4% pour toutes les autres espèces sauvages.

De drôles de continents

Les Européens sont souvent très calés en histoire, mais ils ne semblent pas l'être autant en géographie. Ils ont défini un continent comme étant « une vaste étendue de terre entourée d'eau » et dans un premier temps, ils ont distingué cinq continents: l'Europe, l'Asie, l'Afrique, l'Amérique et l'Océanie.

Le comique de la chose ne pouvait pas leur échapper à propos de l'Océanie, qui est plutôt une vaste étendue d'eau non entourée de terre. Le cas de l'Amérique posait un autre problème plus sérieux: un ou deux continents? Pour régler la question, ils ont opté pour trois, en inventant l'Amérique centrale. Il restait le problème de l'Europe qui n'a jamais été entourée d'eau, un problème qu'on a choisi d'ignorer.

L'objectif des Européens était surtout de se doter de leur propre continent, tout en évitant de le faire pour l'Inde, la Chine ou le Moyen-Orient. Ces ambitions identitaires des Européens ont aussi germé et fleuri dans les Amériques. Les États-Uniens désignent couramment leur pays comme « The America » et, à partir du milieu du 19^e siècle, ils se sont considérés comme les propriétaires des deux ou trois Amériques.

Quant à l'Afrique, Nous en parlons toujours comme si ce continent bien réel était toujours resté dans un état primitif, un statut consacré par son titre de « berceau de l'humanité » – cette « humanité » étendue à tout le genre *Homo*. De cette façon, Nous réussissons à ignorer le fait qu'en termes de *grandes civilisations*, l'Afrique a devancé l'Europe de deux millénaires.

Si nous pouvons construire nos cosmologies avec autant de liberté quand il s'agit du monde matériel, c'est l'absence totale de contraintes qui est la règle dans la construction des réalités sociales et culturelles.

La cosmologie égocentrique

Avec Copernic, l'Occident naissant a mis de côté sa cosmologie géocentrique, mais avec Descartes, il l'a recréée un siècle plus tard sur un plan social, sous la forme d'une nouvelle cosmologie égocentrique, puisqu'avec son « Je pense, donc je suis », tout l'univers devait maintenant tourner autour du « Je ».

Dans la célèbre formule de Descartes, le double « Je » exprimait éloquemment cette prépondérance de la subjectivité individuelle, mais il aura suffi d'un « donc » placé entre les deux pour que la société garde dans l'ombre cette affirmation de l'individu et qu'elle y voie plutôt les premières lueurs de cette révolution identitaire qui allait être baptisée « les Lumières ». Or la lumière a aussi pour effet de créer de l'ombre.

Les philosophes des Lumières ne croyaient pas nécessairement proposer les fondements d'une nouvelle cosmologie fondée sur l'individualisme. Ce sont surtout leurs successeurs qui le feront en redéfinissant les Occidentaux comme une nouvelle variété d'humains doués de la raison et implicitement considérée comme la variété la plus accomplie et, plus tard, comme étant la plus *évoluée*.

L'Occident a prétendu avoir le monopole de la raison, mais toutes les cultures en sont également convaincues. Une culture est un système qui donne du sens à tout l'univers, de sorte que le sens donné par les autres cultures nous échappe et nous paraîtra toujours dénué de raison. Si l'Occident a pu prétendre avoir le monopole de la Raison, c'est surtout parce qu'il disposait de haut-parleurs assez puissants pour l'affirmer aussi fort et pour masquer du même coup la voix des Autres. C'est exactement ce que Jean de La Fontaine a fort bien exprimé dans sa célèbre fable *Le loup et l'agneau*: « La raison du plus fort est toujours la meilleure ».

Ce qui allait prendre forme à titre de mythe fondateur de l'identité occidentale, c'était l'appropriation collective de cette faculté humaine appelée *la raison*, à laquelle seront attribués tous les progrès de l'Occident, en même temps que sa domination sur le reste du monde.

Or cette faculté n'est ni un produit social ni le fruit d'une imaginaire évolution biologique, c'est une propriété du cerveau humain. Elle ne peut être autre chose qu'une impression ou une conviction personnelle, celle d'*avoir raison*. Même quand cette conviction est partagée par tous les individus d'une société particulière, ce qui est partagé, c'est la conviction, pas la raison elle-même.

En s'attribuant collectivement cette faculté individuelle qu'est la raison, l'Occident voulait surtout se construire une identité exclusive, en parfaite opposition avec celle qu'il attribuait à tous les Autres. Comme cette attribution reposait sur la fusion de l'individuel et du social, ce que font toutes les cultures humaines, elle procédait ainsi de la même façon que les autres, en se créant son propre mythe identitaire.

Reconnaître le fait que l'identité occidentale a pris forme sur la base de certains mythes fondateurs, à l'instar de toutes les autres, cela implique simplement la reconnaissance du fait que tous les humains de notre espèce partagent réellement une commune nature humaine.

Le destin de l'Europe

L'Occident se conçoit comme une civilisation parmi les autres, mais dont les racines historiques allaient mener à un destin exceptionnel. Ce destin unique est bien réel, mais il n'a pas grand-chose à voir avec la démocratie athénienne ou avec le christianisme.

Si on la compare aux civilisations du Moyen-Orient, de l'Inde et de la Chine, celle de l'Europe d'après la chute de l'Empire romain se distingue surtout par trois caractéristiques. D'abord, elle a développé une série de petits états, mais elle n'a jamais réussi à créer une unité politique.

Ensuite, ces états ont entretenu entre eux un état de guerre active ou larvée, et ce jusqu'au milieu

du vingtième siècle. Enfin, l'Europe était au quinzième siècle la région du monde la plus densément peuplée.

L'état de guerre, le plus souvent déclenché par des problèmes découlant de la surpopulation, alimente toujours en retour une forte croissance démographique, car ce sont les plus grosses armées qui gagnent. C'est d'abord pour faire face à cette pression démographique que les royautés régnautes choisiront de financer l'exploration, la conquête et la colonisation de terres lointaines pour se construire des empires coloniaux à moindres frais que les guerres internes à l'Europe. On ne peut cependant pas parler d'un quelconque *Occident* à cette époque, à moins qu'on le définisse comme un régime de royautés de droit divin.

Il faudra attendre au moins deux siècles de plus avant que ne commence à prendre forme ce qu'on appelle l'Occident, avec le développement des démocraties parlementaires, l'affirmation des droits de la personne, le libéralisme économique et la production techno-industrielle.

Avant d'en arriver là, il a fallu qu'un grand nombre de richesses s'accumulent dans les métropoles européennes. Pas seulement l'or ou les profits des premières multinationales, mais beaucoup d'autres formes de richesses, telles que les plantes cultivées et les minéraux inexistantes en Europe, les inventions développées ailleurs, et surtout des richesses immatérielles, comme les idées, les connaissances ou les formes d'art. Tout cela pouvait assez rapidement être échangé entre les métropoles des empires coloniaux, toutes voisines les unes des autres et déjà reliées entre elles en dépit de leurs guerres incessantes, ce qui créera la synergie suffisante pour fonder l'Occident.

L'Occident n'est pas une civilisation que l'on peut comparer à d'autres pour déterminer laquelle est la meilleure. C'est une classe sociale, la classe dominante de la nouvelle société mondialisée. Cette nouvelle classe sociale surdimensionnée a d'abord été formée par la coalition des nations d'origine européenne, mais elle s'élargira progressivement pour inclure les riches et les puissants de toutes les origines.

Vouloir comparer l'Occident aux autres civilisations du monde, c'est un peu comme si on voulait comparer Rome aux autres régions de son Empire et en conclure que la civilisation *romaine* était supérieure au reste de la civilisation romaine.

Le capitalisme et la démocratie

Le capitalisme et la démocratie sont les deux jambes sur lesquelles marche la société occidentale, comme la noblesse et le clergé dans l'Ancien Régime. Malgré toute la mise en scène développée pour nous convaincre que ces deux ordres sont indépendants, nous savons très bien qu'ils opèrent en parfaite harmonie.

La *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen* (1789) consacre ses seize premiers articles à la fondation de l'ordre politique sur la base des principes de liberté et d'égalité des droits, tout en oubliant la fraternité affichée sur les étendards des révolutionnaires. Pour fonder l'ordre économique, il suffira de 34 mots sur 779, ceux du dix-septième et dernier article, qui définit le

droit de propriété en tant que droit « inviolable et sacré ». Il faut comprendre aussi qu'il s'agit bien de propriété privée, puisque « nul ne peut en être privé » en dehors des conditions précisées.

Les paysans, qui y voyaient la reconnaissance d'un droit élémentaire dont ils avaient toujours rêvé, ne se doutaient pas que ces trente-quatre mots suffiraient plus tard à légitimer des droits de propriété privée sur une grande partie de la surface terrestre, sur les entités vivantes ou non qui s'y trouvent, y compris des formules génétiques, et sur des créations humaines telles que des mots, des airs chantés ou des connaissances. Ils suffiront aussi pour que tous ces droits puissent être transmis à des héritiers sans égard au mérite – histoire de préserver les bonnes traditions de la noblesse – et qu'ils soient aussi reconnus à ces fantômes que sont les *personnes morales*.

Dans l'ancien Régime, un titre de noblesse suffisait pour que son détenteur ait le pouvoir de prélever une part des récoltes de « ses serfs » et d'utiliser cette richesse pour commander la construction d'un nouveau pavillon sur « ses terres ». De nos jours, les titres de noblesse ont simplement été convertis en titres de propriété, ce qui confère au riche le pouvoir de commander la construction d'un nouveau pavillon sur ses terres si ça lui chante.

En principe, le droit de propriété devait concerner les relations des citoyens avec l'univers de leurs possessions matérielles, mais en réalité, c'est lui qui allait définir les rapports des citoyens entre eux, c'est-à-dire l'essentiel de la vie sociale. Et ce en vertu d'une loi non écrite qui fondait l'articulation entre l'ordre politique et l'ordre économique. C'était le principe de la liberté proportionnelle à la propriété, soit le fondement d'un ordre social inégalitaire.

,

La face cachée de la liberté

Dans la société mondialisée, la liberté a été transformée en droit et le droit en pouvoir.

Freud et l'inconscient

Le nom de Sigmund Freud est très célèbre et on l'a associé à la découverte de l'inconscient. Cette consécration supposait qu'aucun autre humain avant lui n'avait pu faire une telle découverte. Son succès durable tient surtout au fait qu'il a apporté une contribution essentielle à la fabrication de la cosmologie occidentale.

Si nous ne disposions que de deux mots pour décrire cette conception de l'existence, ce serait les mots individualisme et matérialisme. Cette nouvelle vision du monde a pris forme pour remplacer celle qui se fondait sur des principes transcendants, soit l'existence d'un Dieu immatériel et créateur de l'univers, et l'existence d'une âme humaine parfaitement individuelle.

Si la création divine a été remplacée par l'évolution darwinienne, c'est l'inconscient freudien qui a fourni le dernier élément qui manquait encore à notre nouvelle cosmologie individualiste. En proposant la notion de cet inconscient purement individuel et purement matériel, puisque localisé

dans cet organe biologique qu'est notre cerveau, Freud fournissait le remplaçant idéal de l'âme humaine et il lui donnait en prime le statut d'un fait scientifique.

En ajoutant ainsi le dernier ingrédient qui manquait encore dans l'édifice de notre cosmologie individualiste et matérialiste, Freud y a posé la clé de voûte. Par contre, si son héritage a été largement apprécié par sa société, celle-ci devra assumer une perte importante quant au développement des connaissances de l'être humain.

Ce prix tient au fait que l'adoption enthousiaste de notre inconscient individuel a eu un effet secondaire important, celui de perpétuer l'ignorance et la négation systématiques de tout le contenu culturel de notre inconscient. Outre des complexes, des pulsions et autres mécanismes psychologiques individuels, notre inconscient est aussi une composante essentielle d'une entité collective, notre culture, car il contient et gère en même temps, sans que nous en soyons conscients, une grammaire des symboles qui définit la signification et la valeur de nos pensées, de nos paroles, de nos gestes ou des objets que nous manipulons. Nous ne l'ignorons pas complètement, mais nous gardons quand même l'impression que ce n'est pas elle, mais Nous qui choisissons tous seuls nos valeurs, nos idées ou nos options de vie.

L'un des disciples de Freud, Karl Gustav Jung, a voulu explorer cette avenue, mais ses tentatives n'auront que peu de suites, car elles n'entraient pas dans le cadre de notre cosmologie enfin complétée. Et pourtant, en proposant l'existence d'un inconscient collectif, il ciblait exactement ce en quoi consiste l'essentiel de toute culture humaine, qui n'a rien d'une entité transcendante puisqu'elle est entièrement logée dans les cerveaux des humains qui la partagent.

En ignorant toute la construction inconsciente des cultures, Nous opérons une fracture radicale entre la psychologie de la vie mentale individuelle et la programmation culturelle de tous les codes sociaux. Peut-être faut-il rappeler que l'ignorance des faits psychologiques était l'une des règles de base de la méthode sociologique proposée par Émile Durkheim, considéré comme le fondateur de la sociologie française.

Une définition trompeuse

La démocratie est bien le gouvernement du peuple par le peuple, mais pas le même.

Les vérités inconscientes

L'une des vérités qui fondent la cosmologie de l'Occident, c'est la croyance en l'existence d'un processus d'évolution biologique graduelle qui serait le moteur invisible des progrès techniques et sociaux. Or, cette croyance reste presque toujours dans la zone du non-dit. Elle se cache dans les replis de notre inconscient qui servent à décoder des mots comme *évolution*, *adaptation*, *race* ou *ethnie*, en leur attribuant une composante biologique fusionnée avec leur connotation sociale ou culturelle.

Dans ces cas, et dans beaucoup d'autres, on peut parler de *vérités inconscientes*. Toutes les vérités sont des constructions sociales, fondées sur le consensus, même si les individus peuvent avoir la conviction qu'elles sont personnelles. C'est surtout le cas dans la culture individualiste de l'Occident. Sans que nous n'en soyons conscients, ces vérités imprègnent en profondeur toutes nos connaissances, nos croyances, nos langues et nos autres langages symboliques.

La plupart des vérités que nous partageons peuvent aussi être professées ouvertement, mais certaines, comme le moteur évolutionniste du *progrès social*, restent généralement inconscientes parce que leur formulation consciente est censurée. Cela peut tenir au fait qu'elles sont moralement inavouables, ou alors au fait que leur expression consciente heurterait de plein front d'autres vérités assumées par notre raison consciente.

La religion monétaire

Nous assumons généralement que la mise au pas de la religion comme institution-phare de la société occidentale a donné lieu à son remplacement par une autre institution appelée la Science et devenue la caution suprême des vérités. Cette opération a été considérée comme la preuve du fait que le mythe des Lumières serait une vérité irréfutable.

S'il en va ainsi dans Notre cosmologie, les choses sont différentes dans notre univers social réel, là où ce n'est pas le règne de la science, mais plutôt celui de l'argent qui a remplacé le règne de la religion. Dans l'Ancien Régime, le groupe dominant reposait sur une alliance entre la noblesse et le clergé. Après les révolutions qui ont donné naissance à l'Occident, ce tandem a été remplacé par une alliance entre les nouveaux grands maîtres invisibles de la finance et de nouveaux dirigeants politiques élus, très visibles et facilement remplaçables.

Ce nouvel ordre social monétaire se devait de transcender les classes sociales en reliant les riches et les pauvres, comme le faisait l'Ancien Régime où le clergé opérait aussi bien dans de somptueux palais que dans des églises, des couvents, des monastères, des écoles, des hôpitaux ou des hospices.

Dans les églises, les couvents et les monastères, le clergé s'affairait essentiellement à manipuler des symboles. Dans notre ordre monétaire actuel, un pourcentage encore plus élevé de citoyens



La ressemblance entre le portail de la bourse de New York et celle d'un temple est assez frappante, même si les rituels qui s'y déroulent sont différents.

passent une partie de leurs vies dans des banques, des bourses, des sociétés d'assurance, de fiducie, de gestion, de comptabilités, de fiscalité, de droit des affaires, et bien d'autres institutions qui contrôlent nos vies en permanence. Ce nouveau clergé, qui a fait le vœu de richesse plutôt que de pauvreté, se contente de manipuler des symboles, et pas du tout d'éducation, de santé ou de services sociaux.

La religion a aussi été recyclée dans la vie mentale des citoyens. Si les peurs, les désirs, les angoisses ou les rêves s'exprimaient autrefois dans le langage de la prière, ils s'expriment souvent de nos jours dans le langage de l'argent. Par exemple dans le rêve de gagner à la loterie ou au casino, ou dans l'angoisse de perdre à la Bourse.

Si l'argent a pris la place des religions, ce n'était pas pour devenir une nouvelle religion. Les religions sont d'abord des systèmes de valeurs, tandis que l'argent, tout en prétendant être un instrument de mesure de la valeur, a d'abord pour fonction d'abolir toutes les autres valeurs.

L'invention du racisme *blanc*

Le racisme *blanc* n'a pas été inventé au moment où les Européens ont construit leurs empires coloniaux. Il n'est pas non plus le fondement de l'esclavage, il en serait plutôt un résultat.

C'est devant leurs colonisés que les colonisateurs européens ont découvert qu'au-delà des guerres incessantes qui étaient leur spécialité, ils avaient quand même deux points en commun: ils étaient tous des maîtres et ils étaient tous un peu plus blancs de peau. Il n'en fallait pas plus pour que naissent les théories de la supériorité raciale. Il ne leur restait qu'à développer cette identité commune. Pour cela, il leur suffisait d'agrandir le cercle privilégié formé par la race des Seigneurs, dans laquelle coulait un *sang* noble, jusqu'à y inclure l'ensemble des *Blancs* et former ainsi cette nouvelle classe sociale dominante qui régnait maintenant sur une société progressivement mondialisée.

La création de cette nouvelle identité a exigé une reconstruction de l'histoire et de la géographie. L'Empire romain était en réalité un empire méditerranéen, chevauchant l'Europe et l'Afrique. Il a fallu en supprimer de notre Histoire la portion africaine pour que cet empire puisse devenir la propriété exclusive des Européens, ces purs descendants des Grecs et des Romains, ce qui leur permettra plus tard d'ajouter à leurs empires coloniaux la partie méditerranéenne de l'Afrique.

Quant aux colonies des Amériques, elles étaient en totalité sous la gouverne de maîtres blancs, du moins jusqu'à la Révolution haïtienne, en 1804. Elles ont toutes été fondées dans le creuset de la culture occidentale naissante. Par contre, seule une partie de l'Amérique du Nord sera finalement incorporée à l'Occident, en abandonnant tout le reste des Amériques, jugées un peu trop métissées, aux ambitions impérialistes des seuls vrais *Américains*, les purs Blancs du nord du Rio Grande.

Cette nouvelle classe des Seigneurs a peu à peu incorporé dans ses rangs un grand nombre d'individus moins blancs de peau, mais assez riches pour avoir une âme de Blancs. Sous le régime d'Apartheid en Afrique du Sud, ces personnes recevaient le titre temporaire de *Blancs*

honoraires. Cette pirouette juridique les autorisait à circuler dans les zones du pays réservées aux Blancs, surtout pour y faire des affaires.

De nos jours, si le Blanc a cessé d'être utilisé comme titre de noblesse, ce n'est peut-être pas simplement le résultat d'une prise de conscience des absurdités du racisme. Cette mutation du sang blanc en un sang monétaire plus fluide a pu s'opérer parce que les *Blancs honoraires* sont devenus presque aussi nombreux que les originaux.

La révolution darwinienne

Dans la conception du monde véhiculée par la Bible, les *humains* (ceux de la tradition biblique), tous descendants des douze tribus d'Israël, étaient vus comme étant tous parents entre eux, mais pas du tout avec les autres espèces, tandis que les espèces animales étaient vues comme séparées, à l'image des couples d'animaux descendant de l'arche de Noé.

La nouvelle cosmologie qui émergera en Occident dans la foulée de la révolution darwinienne sera une image inversée : celle d'espèces animales qui sont toutes parentes entre elles et avec la nôtre, et d'une espèce humaine maintenant séparée en races.

Si Charles Darwin a initié la première inversion, ce n'est cependant pas lui qui porte la responsabilité de la deuxième.

L'abolition de l'esclavage

L'abolition de l'esclavage est considérée comme l'une des plus grandes gloires de l'humanité. En réalité, ce qui a fini par être aboli par les puissances coloniales, c'est la propriété privée des esclaves. Elle a été remplacée par un régime de propriété collective qui permet aux états riches et aux multinationales de s'approprier collectivement les ressources humaines de la planète.

On pourrait donc y voir une sorte de révolution socialiste à l'échelle d'une société déjà mondialisée, une révolution dont les bénéfices sont surtout réservés aux *personnes morales*.

Le totémisme occidental

Les premiers anthropologues ont été fort intrigués d'entendre leurs informateurs des petites sociétés communautaires leur dire qu'ils étaient des Tortues, des Kangourous ou des Bisons, notamment en Australie, en Nouvelle-Guinée et chez certains peuples des Amériques. Ils ont assumé qu'il s'agissait là d'une religion, qu'ils ont appelée le totémisme.

Ils en sont venus à interpréter cette construction culturelle comme étant une conception des rapports entre les groupes sociaux d'une même société sur le modèle des rapports existant entre différentes espèces ou entités naturelles. Cela leur permettait de créer un ordre social élargi, mais sans rapports de domination entre les différents groupes.

Les Occidentaux ont toujours considéré que le totémisme n’existait pas chez eux. Et pourtant, ils ont utilisé le même procédé pour concevoir leur nouvel ordre social mondialisé sur la base de leurs empires coloniaux. C’est l’évolutionnisme qui en fournira la recette.

Dans la foulée de la théorie biologique de l’évolution attribuée surtout à Charles Darwin, une première théorie anthropologique générale des sociétés verra le jour en Angleterre et aux États-Unis. En lien direct avec son correspondant dans l’ordre naturel, cette théorie a été baptisée l’évolutionnisme social. Elle reposait sur un classement des diverses sociétés de l’époque en fonction de leur degré d’*évolution*, allant de la *sauvagerie*, à la *barbarie* et à la *civilisation*.

Cette théorie a été abandonnée par les anthropologues, mais elle est restée profondément inscrite dans la vision du monde de l’Occident, malgré les changements de vocabulaire. On parle toujours de sociétés plus ou moins *développées* ou *avancées*, comme si le changement social était toujours un trajet à sens unique.

Comme tous les autres, le totémisme occidental opérait une correspondance entre une série d’entités naturelles et une série de formes sociales. Plutôt que dans un ordre synchronique, il les situait simplement dans un ordre chronologique imaginaire. C’est ainsi que le *Primitif* a été imaginé comme un être *préhistorique*, une sorte d’espèce fossile vivante.

Le totémisme occidental différait de l’original en ce qu’il visait surtout à établir une hiérarchie entre les groupes humains, en les imaginant comme des espèces plus ou moins *humaines*. En même temps, il servait à cacher à notre conscience la réalité de la mondialisation en cours en proposant plutôt une image de peuples en train d’*évoluer* selon des trajectoires parallèles, et donc sans rapports de domination entre eux, d’autant plus qu’ils étaient imaginés comme se situant dans des temps différents.

La nouvelle race inférieure

La nouvelle race inférieure, c’est le pauvre. On n’affirme pas ouvertement que le pauvre est génétiquement inférieur, mais on attribue la réussite des riches à leur talent, c’est-à-dire à leur dotation génétique, une théorie de la même famille que les théories racistes. En même temps, on clamera haut et fort que nous vivons en démocratie, que tous ont les mêmes chances. Si c’est bien le cas et que les pauvres restent dans la pauvreté, c’est donc leur infériorité naturelle qui reste le principal suspect.

On inventera aussi beaucoup de théories sur les meilleures solutions pour aider les pauvres, en tenant pour acquis qu’ils ne seraient jamais capables de s’en sortir avec leurs propres capacités. Si tous Nos efforts en charité publique et en aide internationale ne réussissent pas à éradiquer la pauvreté, Nous risquons d’en conclure que le problème vient des pauvres eux-mêmes, qui seraient naturellement inaptes, comme les anciennes *racés inférieures*.

Personne ne penserait tout haut une telle infamie, mais c’est notre culture qui le pense à notre place, en suggérant que le pauvre serait d’abord un pauvre d’esprit.

La démocratie athénienne

Le fait de voir dans la démocratie athénienne la première démocratie et la lointaine inspiration des démocraties occidentales Nous remplit toujours de fierté. Cette fierté a en même temps pour effet de nous faire garder dans l'ombre le fait que le cercle de cette *démocratie* se limitait à celui des *vrais Humains*, en excluant les métèques et les esclaves aussi clairement qu'il exclut les chevaux ou les ânes. Ce qui en fait la première démocratie esclavagiste.

Tout cela est fort bien connu, mais le plus grand mystère, c'est le fait que nous savons parfaitement cela et que nous choisissons quand même de l'ignorer pour préserver notre mythe identitaire. On dirait bien que la *Raison* héritée de nos mythiques ancêtres athéniens a toujours en même temps une face cachée qui est celle de la déraison.

Les colonies

Le Canada a souvent été présenté comme l'exemple parfait d'une ancienne colonie qui a réussi à se développer. À peu près toutes les anciennes colonies des empires européens sont devenues des pays considérés comme moins *développés*. Le Canada a souvent été présenté comme étant l'exception à la règle et la preuve qu'une ancienne colonie peut devenir un pays riche.

Il faut avouer que c'est quand même plus facile quand ce sont les colonisateurs qui deviennent riches et non pas les colonisés.

Le gaspillage

Il est assez ironique d'appeler *économie* un système fondé sur le gaspillage. Nous sommes un peu conscients du gaspillage des ressources naturelles et des objets de consommation. Par contre, Nous ignorons le fait que nous gaspillons d'incroyables quantités d'énergies et de créativité humaines en maintenant des milliards d'humains dans la pauvreté, en assumant que choisir de récupérer cette richesse, ce serait du gaspillage.

La face cachée du progrès

Dans la société féodale, le statut social était déterminé par la naissance : on était de la race des seigneurs ou pas.

Maintenant, le statut social est toujours déterminé par la naissance : il suffit de naître dans le bon pays.



*Des frontières ont toujours été érigées
entre les dominants et les dominés d'un
système social.*

4. Nous et les Autres

... où l'explore, dans le cas de l'Occident, le jeu d'un mécanisme universel et inconscient qui sert à construire l'identité d'un Nous en inversant l'image des Autres.

Les deux moitiés du cerveau humain

Comme le disent les savants, « tout se passe comme si » notre cerveau était divisé en deux moitiés qui s'ignorent et qui peuvent ainsi se contredire allègrement sans le moindre problème. Tout cela en parfaite dissonance avec notre conscience qui se perçoit comme unique, gouvernée par la raison et par conséquent allergique aux contradictions.

Par exemple, quand nous, les Occidentaux, interprétons les différences entre les peuples en termes de développement technologique ou institutionnel, nous ne voyons aucune contradiction dans nos théories. Et pourtant, on dira que l'isolement géographique a été l'une des causes du sous-développement des îles comme Haïti ou Madagascar, mais s'il s'agit de l'Angleterre ou du Japon, on affirmera que leur insularité aurait joué un rôle favorable. De la même façon, une forte croissance démographique sera invoquée comme un frein au développement de l'Afrique, mais comme un puissant accélérateur quand elle s'est produite en Europe ou en Amérique du Nord.

Il en va de même à propos d'un milieu géographique qualifié d'hostile et considéré comme un obstacle au développement des Autres peuples, alors qu'il est au contraire présenté comme un défi et un stimulant quand il est occupé par des Humains comme Nous. Dans le cas du Canada, c'est exactement le même milieu naturel qui est décrit comme hostile sous le peuplement amérindien, mais comme tempéré et riche en ressources après l'arrivée des colonisateurs européens.

Tout se passe comme si, pour construire notre image des Autres, il suffisait d'inverser celle du Nous, déjà bien installée dans une moitié de notre cerveau, et de la ranger dans l'autre moitié, en ajoutant une membrane très hermétique entre les deux. Par contre, ce même cerveau est hostile à la contradiction. C'est même le premier principe de notre rationalité consciente. Cette réaction d'allergie aux contradictions conscientes oblige notre cerveau à les repousser dans notre inconscient, là où elles sont ignorées, et à les y maintenir le plus solidement possible. Une telle opération systémique ne peut reposer que sur un mécanisme neurologique inné, propre à notre espèce, et qui reste à élucider.

Cela dit, nous ne pouvons pas nous empêcher de raisonner logiquement en sourdine et de résoudre d'une certaine façon ces contradictions. La solution que notre cerveau trouve alors et qu'il maintient dans notre inconscient, c'est de supposer que les mêmes causes n'auraient pas les mêmes effets sur les Autres et sur Nous. Autrement dit que les difficultés qui empêchent les Autres de se développer ne posent aucun problème à des Humains plus évolués comme Nous.

Bref, qu'il s'agirait là de deux espèces distinctes. C'est là une conclusion que notre cerveau préfère taire, car elle est moralement indéfendable.

La morale devient ainsi la recette pour perpétuer des croyances immorales.

Histoire et géographie

L'Histoire et la Géographie sont deux disciplines qui s'intéressent aux sociétés humaines, l'une dans la dimension temporelle et l'autre dans la dimension spatiale, mais elles ont aussi un usage proprement social, un usage de nature identitaire. Dans nos traditions pédagogiques, ces deux compartiments de nos connaissances se partagent le travail selon une formule très simple :

l'Histoire, c'est Nous; les Autres font partie de la Géographie.

Cela est particulièrement évident à propos des peuples sans écriture, que Nous avons appelés les *peuples sans histoire* ou les *sociétés préhistoriques*. Nous les avons inclus dans la géographie et c'est leur environnement naturel qui nous a servi à les penser en tant que peuples *autochtones*: les *tribus* de l'Amazonie, les peuples du désert, les nomades des steppes, les *tribus* de montagnards, et tous les autres peuples considérés comme étant aussi indissociables de leur environnement que les espèces animales *autochtones*.

Une fois engagés dans cette voie, nous avons eu recours au vocabulaire de la théorie darwinienne de l'évolution biologique pour parler de ces deux sortes d'humains. Les humains *historiques* verront leur destin décrit sur la base de la notion d'*évolution*, tandis que les humains *géographiques* seront pensés en recourant à la notion d'*adaptation*. Dans Notre cosmologie, ces deux concepts fusionnent et confondent le biologique et le social. Ils servent surtout à fonder l'identité des humains qui se conçoivent comme *évolués*, en parfaite opposition avec celle des peuples Autres, présentés comme étant sans histoire et immobiles dans leur géographie.

La dissociation mentale du temps et de l'espace, de l'Histoire et de la Géographie, ou de l'*évolution* et de l'*adaptation* est le produit d'un mécanisme inconscient qui sépare radicalement l'image du Nous – dans ce cas, celle de l'Occident – et celle des Autres et qui les construit comme de parfaites inversions l'une de l'autre.

L'Occident les a construites de cette façon, mais ce mécanisme identitaire fonctionne de la même manière dans tous les cerveaux humains. En en prenant conscience, il nous est possible de contourner son effet de verrouillage. Si nous voulons explorer l'univers social des humains, il nous faut apprendre à naviguer en même temps dans la géographie et dans l'histoire.

L'Islam et l'Occident

L'Islam et l'Occident sont deux civilisations qui se sont construites en opposition l'une à l'autre. Toutes deux affirment l'unité de l'espèce humaine et l'égalité de tous les humains, et rejettent tout motif de discrimination. Par contre, elles s'opposent quant à leurs fondements. L'Occident place la personne (l'individu) au-dessus de tout et lui ajoute une longue liste de droits alors que

l'Islam affirme que les humains sont unis dans leur soumission à Dieu et il leur attribue plutôt des devoirs et des responsabilités.

Pour un individu occidental dont la liberté a été sacralisée, l'idée même de soumission apparaît comme une aberration, et encore plus quand il s'y ajoute le principe transcendant d'une religion perçue comme l'incarnation de l'irrationalité, soit la parfaite antithèse de la Raison que Nous prétendons incarner. Quant au regard du citoyen musulman sur l'Occident, il est difficile pour un Occidental de l'imaginer. Pour s'en approcher un peu, il faudrait se mettre dans la peau d'un acteur à qui on demanderait de jouer le rôle du méchant, en l'occurrence l'Autre.

Sa première tâche serait de remettre en question les certitudes du Nous, soit sa liberté, son rejet de toute transcendance et sa rationalité. Il pourrait assez facilement énumérer mille entraves à la liberté théorique de l'individu occidental, notamment celles de nos innombrables lois et règlements que « nul n'est censé ignorer ». Il pourrait aussi trouver un équivalent de la transcendance dans l'appareil de contrôle social que forment les lois du marché, les diktats des agences de cotation ou les algorithmes qui gèrent les caprices de la bourse. Enfin, il pourrait remettre en question la rationalité d'individus prêts à détruire la nature qui les nourrit pour ajouter un zéro à leur bilan financier.

En creusant un peu plus, il pourrait expliquer aux Occidentaux que la notion de soumission, qui évoque à leurs yeux le comportement d'espèces grégaires, a un sens différent pour les musulmans. Ils y voient plutôt la conscience de faire partie d'une société et le sentiment d'une responsabilité envers elle. Pour eux, c'est la liberté individuelle qui peut évoquer une condition plus animale qu'humaine, celle d'êtres qui se sentent libres d'obéir à toutes leurs pulsions sexuelles, d'abandonner leurs enfants dans des garderies ou leurs vieux parents dans des maisons de retraite, autrement dit des êtres qui ne sont pas tout *civilisés*.

Enfin, il pourrait rappeler le fait que, dans les communautés humaines pas si anciennes, il était possible de régir la vie sociale par des normes intériorisées et contrôlées par l'entourage immédiat plutôt que par des lois et règlements codifiés par des bureaucraties et sanctionnés à grands frais par des codes pénaux et des agents de l'état.

Et qu'en fin de compte, la liberté comme la rationalité relèvent surtout d'appréciations subjectives et ne sont pas la propriété de certains humains plutôt que d'autres.

Nous les Individus

Combien de personnalités, combien de visages ou de timbres de voix, combien de pensées, de destins ou de rêves différents sont possibles? Cet infini-là est l'une des valeurs les plus sacrées de l'Occident prétendument profane, plus encore que l'Argent, les grandes Déclarations de l'ONU, la Sélection naturelle ou la Loi de l'offre et de la demande.

Aussi est-il ahurissant de constater que l'existence même de ces différences individuelles soit ignorée de façon aussi systématique chez tous ces Autres – *tribus, peuplades, ethnies* ou *racés* – perçus comme des entités collectives où les individus seraient pratiquement interchangeables.

En réalité, tous les humains sont doués d'un esprit qui fonctionne de la même manière. Le fait d'être alimenté par une culture n'empêche nullement chaque individu d'avoir en même temps une vie mentale autonome et distincte de celle que lui propose sa culture. La seule différence entre les Occidentaux et les autres peuples, c'est que les premiers sont encouragés à extérioriser cette pensée personnelle en l'exprimant s'ils le souhaitent, tandis que la plupart des Autres sont plutôt incités à la garder pour eux-mêmes lorsqu'elle s'écarte des consensus sociaux.

On a marché sur la lune

Nous reconnaissons facilement que la conquête de la lune a d'abord été planifiée comme un exploit à portée symbolique, destiné à démontrer la supériorité du capitalisme américain sur le communisme soviétique, même si elle permettait en même temps d'importantes avancées scientifiques et technologiques.

Quand des pharaons ont construit des pyramides en Égypte, l'objectif du projet était aussi de nature symbolique et sa réalisation permettait aussi des avancées scientifiques et technologiques, mais Nous nous entêtons à voir seulement de la science dans nos exploits et seulement de la religion dans ceux des autres.

Les deux libertés

Pour les premiers humains, la liberté signifiait maintenir les contraintes à un niveau minimal, surtout en préservant l'autonomie des petites communautés et en limitant la quantité de biens possédés. Dans la plupart des environnements, cela signifiait aussi avoir beaucoup plus de temps de loisir que de temps de travail, ce qui pourrait être une autre mesure de la liberté.

Avec si peu de possessions et des biens que tout le monde peut fabriquer, les premiers humains n'avaient aucun besoin de l'idée de propriété privée, cette idée qui deviendra centrale dans l'esprit des derniers humains, les *civilisés*. Et pourtant, un certain germe de cette créature était déjà là dans l'esprit des premiers. C'est la dette, qui se limitait à un simple état psychologique, soit le sentiment d'être endetté vis-à-vis la communauté lorsque nous recevons une part de nourriture ou d'autres services, et l'obligation ressentie de se libérer de cette dette en donnant aux autres en retour.

L'invention de l'argent a complètement transformé le sens de la dette. Plutôt que d'être une simple réaction psychologique et un facteur de cohésion sociale, la dette deviendra un instrument de domination. Par sa nature même, la quantité d'argent des riches sera toujours égale à celle du manque d'argent des pauvres.

Dans notre ordre social actuel, l'argent est surtout créé par les Banques qui l'inscrivent en consentant un prêt à un débiteur, ce qui transforme ce dernier en un esclave consentant. Cette dette crée l'argent, qui deviendra peu à peu le principal fondement du rapport de domination instauré entre les humains. Il en résultera une perte de liberté pour l'immense majorité d'entre

eux, une perte compensée seulement par des miettes de pouvoir monétaire laissées aux pauvres, de la même façon que l'étaient les miettes de la magnificence offertes au peuple par les anciens monarques lors que leurs grands spectacles.

L'argent, cette invention diabolique pour les uns et divine pour les autres, viendra du même coup transformer complètement le sens de la liberté. Plutôt que de signifier la réduction des contraintes, la liberté sera définie par l'élargissement des choix. Le bilan qu'en font les riches ignore bien sûr le calcul de toutes les contraintes qui viennent avec les possessions.

Si la liberté est devenue proportionnelle à la propriété dans l'ordre social occidental, c'était le contraire chez les premiers humains, car moins on avait de contraintes liées à la propriété, plus on était libre.

Nous, les riches, tenons pour acquis que les humains actuels sont plus riches et plus libres que les premiers humains. Faute de définition commune, on ne peut pas savoir lesquels sont les plus libres, sauf si on compare les vrais pauvres actuels et les pauvres imaginaires que les premiers humains auraient tous été. En ce qui concerne la richesse matérielle, la chose est plus claire, car les petites communautés de chasseurs-cueilleurs pouvaient disposer de vastes territoires. Dès lors, la plus grande richesse des premiers humains est alors indiscutable. Il suffit de diviser le territoire d'une communauté et les richesses qu'il contient par le nombre d'habitants qui en ont la jouissance.

La rationalité

En termes de rationalité, y a-t-il une si grande différence entre des soldats de l'État islamique qui détruisent des monuments archéologiques en invoquant la gloire d'Allah, et des fonctionnaires allemands qui font brûler vivants des millions de Juifs en étant convaincus qu'ils sont en train de purifier leur sang.

L'Occident et les autres tribus

Les anthropologues ont affirmé que dans les langues parlées dans les petites sociétés que Nous appelons des *tribus*, on n'avait pas de mot pour désigner les humains en général et qu'on utilisait simplement le même mot que celui qui désignait les membres de la *tribu* elle-même. On y a vu une confirmation du fait que Nous, les Occidentaux, serions les premiers et les seuls à avoir formé un concept universel d'Humains.

En y regardant de plus près, on peut constater qu'en pratique, les Occidentaux ont procédé de la même manière que n'importe quelle autre *tribu*, en utilisant le même mot pour parler d'eux-mêmes et de tous les autres, mais avec des contenus différents. Ils ont défini l'être humain comme un *animal raisonnable*, mais en affirmant du même coup qu'eux seuls avaient accédé à la Raison. Ils étaient donc à leurs propres yeux les seuls Vrais Humains.

Une telle opération d'inclusion/exclusion est une condition nécessaire à la création d'une identité sociale. Elle peut se concrétiser de bien des manières, allant de la porte ouverte à l'inclusion jusqu'à la porte complètement fermée.

Le premier type se rencontre surtout dans des contextes sans rapports de guerre ou de domination, là où il est plus facile de reconnaître comme de vrais humains ceux qui sont en danger ou avec qui l'on commerce. C'est aussi le cas avec le discours humaniste de l'Occident, ouvert à l'élargissement de son ordre social mondialisé, ou celui de l'Islam invitant les infidèles à se joindre à l'humanité définie par la communauté des croyants. La limite de cette ouverture, pour l'Occident comme pour l'Islam, a souvent été la règle du « Crois ou meurs! ».

L'autre pôle, celui de la porte fermée, conduit à définir les Autres comme des non-humains absolus, c'est-à-dire comme des espèces animales qu'on peut tuer avec plaisir quand on les définit comme des ennemis, ou qu'on peut exploiter comme des animaux domestiques quand on les réduit en esclavage. Le cas extrême de la porte fermée est celui où les esclaves sont définis par la race et ainsi exclus de toute humanité de façon définitive, avec tous leurs descendants.

Il ne faut pas en conclure que l'inclusion ou l'exclusion se réduisent aux manifestations de gentillesse ou d'agressivité, car les humains peuvent aussi être très gentils avec des êtres qu'ils ne considèrent pas du tout comme membres de leur propre espèce, tels que leurs animaux de compagnie. En cela, ils ne diffèrent pas beaucoup des autres mammifères. Par contre, ils sont les seuls qui ont cette difficulté à reconnaître qui sont les membres de leur espèce, car s'ils reconnaissent bien la forme humaine des Autres peuples, leurs comportements différents suggèrent qu'ils pourraient être équipés d'un cerveau différent. Heureusement, cette barrière n'est pas infranchissable.

Le mariage de raison

Dans presque toutes les sociétés humaines, les mariages ne sont pas décidés seulement par un homme et une femme, car ils impliquent aussi l'établissement d'un accord entre leurs familles ou leurs groupes sociaux. Aux yeux des Occidentaux individualistes, cette façon de procéder apparaît comme une aberration parfaitement irrationnelle, comme tout ce qui relève des cultures autres que la leur.

L'Occident prétend être la plus parfaite incarnation de la rationalité, mais pour une décision aussi cruciale que le mariage, il a choisi de s'en remettre à un mélange de pulsions sexuelles et d'émotions romantiques, ce qui n'est pas exactement dans le champ de la raison.

L'effet pervers des comparaisons

Pour bien des gens, comparer les différences de revenus ou les chances de promotion entre hommes et femmes ou entre des personnes racisées ou pas, c'est une façon de dénoncer des inégalités sociales.

Pour beaucoup d'autres cependant, multiplier les comparaisons entre les niveaux de revenus, de scolarisation ou d'espérance de vie des différents pays, c'est le procédé le plus sûr pour ignorer l'existence de ces inégalités. Non pas les inégalités internes à ces pays, vivement dénoncées, mais celles entre des pays séparés dans notre esprit par une frontière invisible et très étanche. Ces inégalités sont générées en bonne partie par la mécanique de nos rapports internationaux, mais Nous préférons les expliquer par des facteurs internes à chaque pays : sa population, ses ressources locales, sa culture, ses institutions, etc.

Cet effet pervers de la comparaison est bien illustré dans la *Déclaration sur la race et les préjugés raciaux*, publiée par l'UNESCO en 1978. Soucieux d'écarter la race comme explication des écarts de développement entre les pays, les rédacteurs affirment à l'article 7 que « les différences entre les réalisations des différents peuples s'expliquent entièrement par des facteurs géographiques, historiques, politiques, économiques, sociaux et culturels ».

Le choix même du mot *différences* suffit à créer l'illusion que les pays sont de nos jours des entités séparées et réellement indépendantes, en effaçant du même coup de baguette magique l'existence des rapports internationaux de domination. Dès lors, tous les facteurs mentionnés seront compris comme des causes internes à chaque pays, même ceux qui sont désignés comme *historiques, économiques ou politiques*.

Sous les régimes colonialistes, l'accumulation des richesses dans les métropoles était assez évidente. Depuis les indépendances officielles, ces transferts ont simplement pris des formes plus discrètes que les anciens galions remplis d'or: mouvements de capitaux, remboursement de la dette, dévaluations monétaires, rapatriement des profits, redevances sur les brevets, manipulations boursières, et bien d'autres astuces sophistiquées.

Derrière ces astuces, une magie opère sur l'écran de notre conscience, car plus on multiplie les comparaisons entre les *niveaux de développement* des pays, plus on conçoit ces derniers comme des entités séparées et indépendantes, en ignorant les rapports entre eux. Sauf bien sûr lorsqu'ils prennent la forme de l'*aide* internationale.

La même confusion entre des différences et des inégalités opère aussi bien à propos des écarts entre les individus riches et pauvres. Nous nous contentons de les exprimer par un chiffre et d'interpréter cette inégalité numérique comme si elle était inscrite dans l'ordre naturel, celui qu'on observe en comparant la taille ou le poids des individus.

Une recette pour le développement

On entend souvent des experts en politique internationale prétendre que, dans tel ou tel pays, le sous-développement s'explique notamment par le manque de démocratie. Cet avis ressemble un peu à celui d'un noble de l'Ancien Régime qui conseillerait à ses paysans de faire preuve d'un peu plus d'aristocratie pour sortir de la pauvreté.

5. Sciences religieuses

... où les vérités de la science et celles de la religion se trouvent des airs de parenté.

Être savant

Être savant, c'est connaître beaucoup de questions.

La science

La science, c'est le retour du rêve vers la réalité.

Savoir

Savoir, c'est ajouter une illusion à une croyance. C'est prétendre que nos croyances seraient des vérités.

Les dérives de la science

À l'époque de Nicolas Copernic, la science et la religion se sont affrontées sur la place de la terre dans le système solaire. C'est la science qui a fini par gagner ces batailles.

Inspirés par ces succès dans la connaissance des réalités matérielles, Nous avons cru qu'il serait possible de procéder de même en développant aussi des sciences humaines, mais ces réalités étaient infiniment plus complexes qu'un brin d'ADN. De plus, leur observation de l'intérieur même d'une culture particulière n'était pas du tout un gage d'objectivité. En même temps, Nous avons découpé l'objet en une série de fragments séparés, sans se soucier de la méthode pour les recoller : psychologie individuelle et sciences sociales, économique et science politique, histoire et géographie, ethnologie et sociologie, anthropologie biologique et anthropologie culturelle, etc. Malgré toutes ces lacunes ignorées, Notre foi en la science restait inébranlable.

Chez les nouveaux athées de plus en plus nombreux, surtout dans la sphère occidentale, la science est conçue comme étant l'incarnation de la raison, et la religion comme étant celle de l'irrationalité. En pratique, cette distinction opère un fractionnement de notre espèce en deux variétés d'humains.

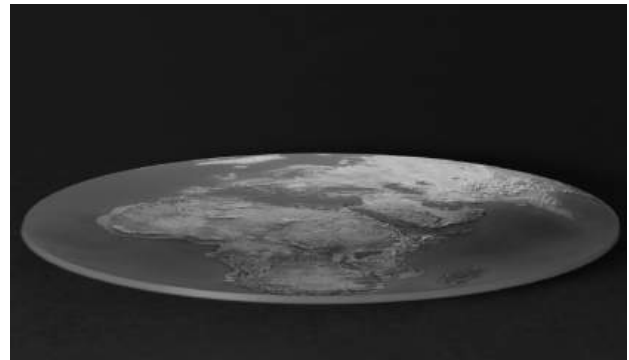
Or ni la religion ni la science ne sont des facultés mentales. Ce sont des institutions sociales. D'une part, des Églises, des congrégations, des écoles, des hôpitaux, des monastères, et de l'autre, un ensemble de facultés universitaires, de centres de recherche, de laboratoires, de périodiques, d'organismes de subvention, etc. Ce sont ces institutions

qui définissent les vérités auxquelles les individus peuvent adhérer, en se ralliant à un consensus social.

Dans ces deux types d'environnements sociaux, on ne trouve pas des humains avec des cerveaux différents, l'un fabriqué pour la connaissance et l'autre, pour la croyance. Qu'elles soient de nature éthique ou cognitive, les vérités sont toujours des constructions sociales et leurs composantes cognitives et émotionnelles ont toujours cohabité dans tous les cerveaux humains, même si notre raison consciente peut ignorer la gestion inconsciente des croyances et des valeurs qui les supportent.

Les consensus sociaux qui fondent les vérités peuvent maintenant se former très rapidement avec la communication numérique, au sein de réseaux qui sont vite élargis et densifiés. Les vérités qui en émanent reposent sur des échanges d'informations qui utilisent seulement deux canaux sensoriels, ceux des images et ceux des sons. Les informations transmises par les odeurs, les saveurs et les sensations tactiles sont ignorées, alors que leur rôle peut être essentiel dans la communication personnelle. Déjà, l'écriture appauvrissait la communication humaine en ignorant les sons, alors que l'intonation des mots peut changer complètement leur sens et leur portée émotionnelle.

Que ce soit pour protéger l'ordre établi par les grandes entreprises, pour des intérêts politiques ou pour bien d'autres motifs, les *vérités alternatives* peuvent maintenant prendre forme très vite. On ne devrait donc pas s'étonner du fait que, comme toute religion, la science commence à générer son lot d'incroyants, et que beaucoup d'entre eux ne croient même plus que la terre est ronde.



Concernant la rotondité de la terre, les pourcentages de sceptiques signalés par des sondages sont étonnamment élevés dans plusieurs pays occidentaux.

Une croyance universelle

Presque toutes les croyances sont propres à une culture particulière, mais il en est une qu'on retrouve dans toutes les cultures, y compris la culture scientifique. C'est celle en l'existence de sociétés cannibales.

La *science* prétend que les connaissances se fondent sur des preuves matérielles ou à tout le moins des témoignages crédibles. Or, sur le cannibalisme, on se contente d'innombrables allégations. Quant aux traces matérielles, on invoquera certaines traces archéologiques d'ossements grattés, mais gratter des os, ce n'est pas manger de la chair humaine.

Comme on ne peut pas démontrer l'inexistence de quelque chose, le fardeau de la preuve repose

sur ceux qui y croient, mais dans ce cas, ce sont eux qui exigent des preuves de non-existence avant d'ouvrir la porte au simple doute qui est censé être la porte d'entrée de la pensée scientifique. Cette situation illustre bien le fait que le seul fondement des vérités, c'est le consensus, peu importe qu'il s'agisse de vérités religieuses ou scientifiques.

L'anthropophagie, soit le fait de consommer de la chair humaine, est différente du cannibalisme. C'est un comportement individuel, pas une institution sociale. De très rares cas d'anthropophagie semblent crédibles, notamment celui d'un groupe de survivants d'un accident d'avion dans les Andes en 1972. Il a d'ailleurs été considéré comme un exploit, et pas du tout comme une preuve de barbarie, comme ce fut toujours été le cas à propos du cannibalisme allégué des Autres.

On oublie que ce genre d'exploit est rarissime. Même à notre époque, un très grand nombre d'humains meurent de faim dans des famines, sous les yeux de très nombreux photographes qui n'ont jamais rapporté le cliché qui aurait pourtant été très payant. La photographie n'existe que depuis 1839, mais les humains ont des yeux depuis toujours et ils auraient pu nous raconter ce qu'ils ont vu. Or ils ont toujours préféré raconter ce que leur imagination leur suggérait ou ce qu'on leur avait raconté et qui était toujours du plus bel effet sur leur auditoire.

L'universalité de cette croyance ne peut s'expliquer que par des éléments communs à tous les membres de notre espèce, tous fabriqués avec la même formule génétique. Le premier est le fait que notre cerveau est apte à la connaissance, mais aussi à la croyance. Or la croyance en la réalité du cannibalisme chez les Autres est la plus efficace pour convaincre tous les Nous du fait que les Autres ne sont pas des *Humains-comme-Nous*.



Les preuves de l'existence du cannibalisme ont toujours reposé sur la fabrication d'images, plutôt que sur des témoignages crédibles.

Le deuxième élément, c'est le fait que, comme presque tous les autres carnivores, notre formule génétique inclut un instinct qui suffit pour ne pas s'entredévorer, sans qu'on ait besoin de l'interdire par une loi ou dans un commandement divin stipulant que « Tu ne mangeras pas ton prochain ».

Magie, religion et science

Il est absurde de prétendre qu'une société humaine pourrait se fonder sur la science et se passer de magie et de religion, tout en imaginant que ces deux dernières fonctions auraient été la spécialité de variétés d'humains moins *évolués*. Ces trois types d'institutions ont des fonctions bien différentes, mais toutes essentielles. La science permet de comprendre le fonctionnement du

monde matériel et d'utiliser ces connaissances pour développer des techniques, mais elle n'est d'aucune utilité pour nous expliquer le sens de la vie ou pour définir les valeurs qui devraient orienter choix et nos comportements. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à examiner sur quelles sortes de vérités s'appuient les comités d'experts chargés de rédiger des lois sur l'aide médicale à mourir.

Ce sont les religions et les mythes qui permettent de relier entre eux les humains d'une société en leur proposant une vision commune de leur origine, du sens profond de la vie et de la mort, et en traduisant cette vision dans des symboles et des rituels sociaux.

Quant à la magie, elle repose essentiellement sur l'usage des symboles plutôt que des techniques pour agir sur les autres humains : pour les reconforter ou leur faire peur, les séduire ou leur vendre quelque chose, les rendre malades ou les aider à guérir, etc. Et ça marche, comme le savent bien les avocats, les publicistes, les politiciens, les comptables, les psychologues, les humoristes, les fonctionnaires, et bien d'autres spécialistes de la manipulation des symboles.

L'âme et la race

Dans les mythes pas très anciens de l'Occident, la race et la culture des peuples étaient aussi indissociables que le corps et l'âme des individus. De nos jours, il ne reste plus que le corps et la culture, du moins pour une partie des Occidentaux, en particulier ceux des pays francophones. La disparition de l'âme relève de cette dérive du matérialisme qui les a conduits à ne concevoir leur existence individuelle que sur la base d'un corps matériel et mortel. La disparition de la race découle de la même source, mais en opérant en sens inverse, du visible vers l'imaginaire.

Ce fantasme d'une race parfaitement invisible réfère à une entité attribuée aux groupes humains et logée quelque part au creux de leur être. Son identité serait trahie par une kippa, un tchador, un turban ou d'autres signaux perceptibles comme une circoncision ou un acte de naissance. Maintenant, nous en parlons en utilisant le mot *religion*, mais il s'agit toujours du même fantasme que celui de la *race*. Cette nouvelle version présente l'avantage de pouvoir être manipulée en toute liberté, contrairement aux identités liées à la couleur de peau.

Cette nouvelle conception a remplacé la *race* visible par une âme collective invisible attribuée aux Autres: d'abord aux Juifs, puis aux Musulmans et aux autres collectivités conçues en référence à une religion. Ce procédé opérait la même inversion que tous les autres bricolages identitaires propres à notre espèce, en inversant les images Nous/Autres. Si Nous sommes des êtres individuels et matériels, les Autres seront de simples exemplaires d'une entité collective et imaginaire.

Les architectes du génocide nazi, les premiers auteurs de cette inversion, étaient eux-mêmes des Chrétiens convaincus d'avoir une âme individuelle. Ceux qu'ils excluaient de *l'Humanité* – celle de leur Nous – devaient donc être privés d'une âme individuelle et redéfinis par cette âme collective appelée la *race*. Ainsi transformés en non-*Humains*, ils pouvaient alors être utilisés au profit des Vrais *Humains* ou exterminés à leur gloire.

De nos jours, il y a toujours des Autres qui peuvent être tués dans les conflits militaires, mais l'immense majorité d'entre eux sont simplement cantonnés dans les zones qui leurs sont attribuées ou bien expulsés au besoin vers ces zones, car Nous leur attribuons une âme invisible qui ne serait pas de la même essence que la Nôtre.

C'est ce que faisait le régime sud-africain d'Apartheid, où chaque groupe racisé par la minorité blanche se voyait confiné dans des zones fermées. Ce régime ouvertement raciste a été démantelé en 1991, mais il a continué à régir l'ordre social mondialisé.

Table des matières

Presentation	2
1. Antropologie primitive	3
L'excellence	3
Le mot fuse	3
La vie sauvage	3
Les croyances du riche	3
Le mythe de la tribu	4
Las capacités techniques des premiers humains	5
L'art primitif	6
La naissance des états	8
Les méfaits de la bonté	9
L'argent	9
Le revenu annuel par habitant	9
Le pouvoir invisible	10
La production de l'indifférence	10
La plus étrange des religions	11
La magie	11
L'écriture chinoise	12
La mentalité religieuse des Aztèques	13
Les vaches sacrées de l'Inde	14
Le secret des Incas	14
Le cannibalisme des Iroquois	15
La mieux réussie des grandes civilisations	16
2. Les <i>Homo Sapiens</i>	17
<i>Homo loquens</i>	17
Histoire sans préhistoire	17
Histoire sans évolution	18
Qui sont les humains?	19
L'inflation des symboles	20

Notre génie grammatical	21
La grammaire émotionnelle	22
3. Regards éloignés sur l'Occident	23
Un monde à l'envers	23
De drôles de continents	24
La cosmologie égocentrique	24
Le destin de l'Europe	25
Le capitalisme et la démocratie	26
La face cachée de la liberté	27
Freud et l'inconscient	27
Une définition trompeuse	29
Les vérités inconscientes	28
La religion monétaire	29
L'invention du racisme blanc	30
La révolution darwinienne	31
L'abolition de l'esclavage	31
Le totémisme occidental	31
La nouvelle race inférieure	32
La démocratie athénienne	33
Les colonies	33
Le gaspillage	33
La face cachée du progrès	34
4. Nous et les Autres	35
Les deux moitiés du cerveau humain	35
Histoire et géographie	36
L'Islam et l'Occident	36
Nous les individus	37
On a marché sur la lune	38
Les deux libertés	38
La rationalité	39
L'Occident et les autres tribus	39
Le mariage de raison	40

L'effet pervers des comparaisons	40
Une recette pour le développement	41
5. Sciences religieuses	42
Être savant	42
La science	42
Savoir	42
Les dérives de la science	42
Une croyance universelle	44
Magie, religion et science	45
L'âme et la race	45
Table des matières	47